

David Dufresne  
Melina Laboucan-Massimo  
Rudy Wiebe

Nancy Huston  
Naomi Klein

# BRUT



LUX

DAVID DUFRESNE, NANCY HUSTON,  
NAOMI KLEIN,  
MELINA LABOUCAN-MASSIMO  
ET RUDY WIEBE

# BRUT

La ruée vers l'or noir



© Melina Laboucan-Massimo, 2011, pour «Du pétrole en territoire lubicon»

© David Dufresne, 2015, pour «Les corbeaux»

© Nancy Huston, 2014, pour «Alberta: l'horreur merveilleuse»

© Rudy Wiebe, 1982, pour «L'ange des sables bitumineux»

© Lux Éditeur, 2015, pour la présente édition

[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2015

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN (papier): 978-2-89596-197-0

ISBN (ePub): 978-2-89596-677-7

ISBN (pdf): 978-2-89596-877-1

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition et du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

## MOT DE L'ÉDITEUR

*Il existe un tableau de Klee qui s'intitule Angelus Novus. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. [...] Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.*

Walter BENJAMIN, «Thèses sur la philosophie de l'histoire»

**L**ES ÉTENDUES DE L'ATHABASCA, dans le Nord-Est de l'Alberta, au Canada: 90 000 kilomètres carrés de terre écorchée et d'eaux contaminées par l'extraction des sables bitumineux, mélange lourd et visqueux d'argile, de sable et de bitume, qui constitue le carburant fossile le plus sale qui soit (n'en déplaise à ceux qui prétendent qu'il est plus respectueux des droits humains que le brut exporté par les Émirats arabes).

On mesure généralement l'ampleur de cette dévastation en comptant les hectares de terre arrachée, les mètres cubes d'eau contaminée, les tonnes de déchets toxiques produits, le nombre d'animaux tués, les milliards de dollars empochés, mais ces chiffres vertigineux ménagent

notre entendement en le dépassant. Ils ne dévoilent pas l'essentiel: que ce désert toxique qui s'étend au nord du monde est une dévastation de la culture humaine.

Les sables bitumineux et leur capitale, Fort McMurray, sont un monument du capitalisme contemporain et de la logique extractiviste selon laquelle le gaspillage, aussi bien dire le scandale, serait de ne pas mettre à profit les moindres replis de la terre. Cette atrophie calculée de la vie habitable, l'appauvrissement de notre rapport à nous mêmes, au politique, au réel, l'inversion des valeurs qui fondent notre humanité par les passions de l'accumulation, voilà ce que décrivent et décrient les voix ici rassemblées.

\*

\* \*

Ce petit livre s'ouvre donc sur une catastrophe, un oléoduc usé vomissant 4,5 millions de litres de pétrole sur les terres des Cris lubicons, la nation amérindienne à laquelle appartient Melina Laboucan-Massimo. La militante écologiste raconte le déversement, la négligence, les sinistres laissés dans l'ignorance du danger et méprisés par les responsables de l'accident. Elle décrit ce qu'il y a au-delà du risque, ce qui survient quand il est trop tard.

Puis, travelling arrière: David Dufresne fait le récit du tournage de son documentaire interactif *Fort McMoney: Votez Jim Rogers!*, et brosse les portraits de ceux qui peuplent Fort Mac: cadres des compagnies pétrolières, travailleurs venus du monde entier pour gagner vite et beaucoup parce que ce n'est plus possible chez eux, et les natifs de la région qui tentent d'entretenir de vagues lambeaux de démocratie locale.

Nancy Huston raconte que lors d'un séjour à Fort Mac, elle a constaté avec effroi que les compagnies pétrolières exploitent aussi la bêtise et l'insignifiance qu'ils utilisent pour camoufler leur avidité et leur

folie destructrice. Effarée, l'auteure née en Alberta a vu que pour éviter la Terre en toute impunité, il est bon d'avoir au préalable évidé les mots et les consciences. Cette réflexion sur les conditions culturelles de l'extractivisme, elle l'approfondit dans un dialogue avec Naomi Klein, au terme duquel Fort McMurray se révèle être le modèle réduit d'un monde qui pourrait advenir.

Une nouvelle de l'écrivain albertain Rudy Wiebe, inédite en français et traduite par Nancy Huston, clôt le recueil en guise d'épilogue littéraire. Par la métaphore, elle achève de démontrer que ce qui se passe à Fort McMurray est sans contredit une menace pour l'humanité entière.

*Melina Laboucan-Massimo*

# DU PÉTROLE

## EN TERRITOIRE LUBICON<sup>[\*]</sup>

*Ce n'est que lorsque l'on aura abattu le dernier arbre, empoisonné la dernière rivière, et pêché le dernier poisson, qu'on se rendra compte que l'argent ne se mange pas.*

Proverbe cri

**J**E VIENS DE LA COMMUNAUTÉ de Little Buffalo et je fais partie de la nation des Cris du lac Lubicon. Je suis aussi militante de Greenpeace dans le cadre de la campagne sur le climat et l'énergie. Le territoire traditionnel des Cris lubicons, dans le nord de l'Alberta, couvre approximativement 10 000 kilomètres carrés de taïga, fleuves, plaines, zones humides ou tourbières, appelées *muskeg* en langue algonquienne. Ma communauté a traversé trois décennies d'exploitation massive de combustibles fossiles. Ce développement s'est fait sans le consentement de la population et au mépris des droits humains pourtant garantis par la Section 35 de la Constitution canadienne qui protège les droits ancestraux des Autochtones.

Mon père était le plus jeune de sa famille et ma *kokum* (grand-mère) le cachait chaque automne quand l'agent des Indiens arrivait dans la communauté pour arracher les enfants à leur famille et les envoyer dans des pensionnats. Il a donc grandi sur la terre et n'a appris l'anglais qu'à dix ans, lorsqu'il a enfin pu aller à l'école. Dans les années 1970, avant que les compagnies pétrolières n'empiètent sur nos terres, la génération de mon père subsistait avec celle de mes grands-parents dans un monde où l'on pouvait encore pêcher, chasser, trapper, partout dans la région et

sur tout le territoire ancestral. J'ai souvenir d'être allée sur les terres de trappage en voiture à chevaux. Je suis née à Peace River. Là se trouvait l'hôpital le plus près de Little Buffalo, où nous avons habité jusqu'à ce que ma mère nous fasse déménager à Slave Lake, à quelques heures de là, pour chercher du travail et une «bonne éducation» pour ses enfants. Je me rappelle de l'époque où les gens vivaient encore de la terre. L'eau des rivières, des ruisseaux et de la tourbière était encore potable. Mais avec l'arrivée du gaz et du pétrole, tout a changé.

À ce jour, il y a plus de 2 600 puits d'hydrocarbures sur nos terres ancestrales[1]. Plus de 1 400 kilomètres carrés de territoire cri lubicon ont été cédés à l'extraction *in situ* des sables bitumineux et près de 70 % du territoire a déjà été loué pour des projets miniers futurs. Le mode de vie autochtone est peu à peu éclipsé par le développement pétrolier et gazier intensif. Là où il y avait jadis des communautés autosuffisantes qui pouvaient compter sur l'air pur, l'eau propre et les plantes médicinales de la forêt boréale, on voit aujourd'hui des familles qui dépendent de plus en plus des services sociaux parce qu'elles ne sont plus en mesure de subvenir à leurs besoins.

On constate aussi une recrudescence des problèmes de santé, notamment des maladies respiratoires dues aux produits nocifs émis dans l'air et dans l'eau. Dans le nord de l'Alberta, non seulement le taux de cancers monte en flèche, mais les services de santé, eux, se réduisent comme peau de chagrin. On a évalué à près de 14 milliards de dollars les ressources en bois, pétrole et gaz qui ont été arrachées aux territoires ancestraux par les compagnies d'extraction pétrolière et gazière[2]. Pourtant, certaines communautés de la région n'ont pas d'eau courante, alors que les sources d'eau sont pompées et contaminées à un rythme alarmant partout au Canada. Dans les derniers écosystèmes du pays qui sont encore purs, les communautés doivent vivre avec les répercussions de plus en plus nombreuses de la pollution. Notre milieu de vie est remplacé par des paysages industriels, des cours d'eau asséchés et

pollués et un air vicié. Nous sommes indéniablement dans une situation de crise.

Le 29 avril 2011, une rupture dans l'oléoduc Rainbow de la compagnie Plains Midstream a provoqué un déversement massif aux abords de notre communauté: 4,5 millions de litres de pétrole se sont répandus. C'est l'un des plus gros déversements de pétrole de l'histoire de l'Alberta. Le pipeline s'est fissuré et le pétrole a coulé le long du corridor de l'oléoduc et dans la forêt, mais la plus grande partie du brut s'est infiltrée dans le *muskeg*, une tourbière qui a mis des milliers d'années à se former. Ceci est d'autant plus grave que le *muskeg* communique avec tous les cours d'eau de la région. Ce n'est pas un système clos, une eau «stagnante», contrairement à ce que prétend le gouvernement. C'est un écosystème vivant qui respire et nourrit toute la vie qui dépend de cette eau.

Le jour de ce déversement, l'école de ma communauté n'a pas été avertie de la fuite. Lorsque les enfants sont arrivés, ils ont commencé très vite à se sentir mal et, croyant qu'il y avait une fuite de propane dans l'établissement, on a évacué l'école. Or, dehors, ce n'était pas mieux, et c'est alors qu'ils ont compris que tout le village était affecté, pas seulement l'école. Personne n'a été prévenu de ce qui se passait. Les habitants de la communauté n'ont officiellement été avertis de l'ampleur du déversement que cinq jours après l'accident, le lendemain des élections fédérales qui ont reconduit le Parti conservateur au pouvoir. L'école est restée fermée une semaine et demie.

Pendant la première semaine, des membres de la communauté ont souffert de nausées, de maux de tête et avaient les yeux qui brûlaient. On a déclaré officiellement que la qualité de l'air n'était pas affectée, même si le ministère de l'Environnement de la province a attendu six jours entiers avant d'envoyer quelqu'un sur les lieux. Un tel délai est pour le moins problématique. Le gouvernement qui octroie les permis pour l'exploitation pétrolière – généralement sans l'accord des membres de la

communauté – ne prend pas en considération la santé et le bien-être des habitants de la région. Il les met plutôt directement en danger. La plupart des membres de la communauté ne savaient quoi faire, ni même s'ils pouvaient rester dans le village. La question se posait tout particulièrement pour les femmes enceintes et les enfants en bas âge. L'oléoduc Rainbow a été construit il y a 45 ans et qui sait ce qui pourrait arriver dans l'avenir aux autres communautés qu'il traverse.

Ce même pipeline a déjà cédé en 2006 et, à l'époque, le ministère de l'Énergie de l'Alberta a publié un communiqué prenant acte de facteurs de corrosion et d'agression liés à des défaillances dans l'infrastructure de l'oléoduc. Cette fois, plus de 1 million de litres ont été déversés et, cinq ans plus tard, ce sont 4,5 millions de litres de brut qui se sont répandus sur notre territoire ancestral. Quand tout cela cessera-t-il? Les habitants des communautés devront se tenir sur leurs gardes à cause de ces ruptures d'oléoducs qui surviennent un peu partout en Amérique du Nord. Celle de la rivière Kalamazoo, dans le Michigan, a provoqué le déversement de plus de 3 millions de litres. Sur la côte Ouest, en Colombie-Britannique, le pipeline de Kinder Morgan a causé des déversements en 2005, 2007, 2009 et 2012[3]. D'un océan à l'autre, la population est très préoccupée par l'infrastructure des oléoducs.

L'ONU a recommandé d'imposer un moratoire sur l'exploitation pétrolière et gazière en territoire lubicon. Le 26 mars 1990, le Haut commissariat aux droits de l'homme de l'ONU a déclaré que le fait de négliger de reconnaître et protéger le territoire lubicon mettait en danger notre mode de vie et notre culture et à nouveau, en 2005, cette même instance a déclaré que l'attitude du gouvernement canadien envers les Cris lubicons contrevenait au Pacte international relatif aux droits civils et politiques. Ainsi, plusieurs organismes de défense des droits humains ont réagi, mais l'exploitation pétrolière se poursuit, comme si de rien n'était.

Deux semaines après le déversement de 2011, d'immenses feux de forêt se sont répandus dans la région et, encore aujourd'hui,

d'incontrôlables incendies forestiers se déclenchent régulièrement près du site de la catastrophe. Imaginez le danger que représente le fait de ne pas pouvoir contenir des incendies près d'installations pétrolières qui pourraient exploser ou qui ont déjà explosé, ou aux abords d'autres fissures dans l'oléoduc.

Si je me bats aujourd'hui contre les ravages de l'industrie pétrolière, c'est à cause de ce qui arrive aux membres de ma famille et de ma communauté. Nous voyons des déversements massifs se succéder. Nous voyons la faune et la flore, des écosystèmes entiers, mourir sous nos yeux. Dans le nord de l'Alberta, la crise provoquée par l'extraction des sables bitumineux est majeure. Lorsque je suis allée chez moi après le déversement, j'ai vu comment on traitait les membres de ma famille. Ils se sentaient très malades. J'ai eu le cœur brisé de les voir aussi vulnérables, ne sachant pas quels étaient leurs droits ni ce qu'ils pouvaient faire pour se protéger.

Combien d'autres communautés doivent être exposées au danger, et combien de personnes doivent voir leur santé mise en péril pour permettre cette extraction intensive? Et au profit de qui, au juste? Au bout du compte, ce n'est sûrement pas nous qui bénéficierons de ce type de développement. Qu'allons-nous laisser aux générations futures? Nous leur laisserons une eau contaminée, de l'air pollué et des écosystèmes qui ne pourront pas survivre.

Or, l'exploitation des sables bitumineux, qui consiste à racler le fond du baril pour produire le brut le plus sale qui soit, n'est pas indispensable. Il existe deux méthodes d'extraction. Il y a d'abord les mines à ciel ouvert, qui sont aussi grandes que des villes entières. Lorsque le site de la Imperial Oil sera terminé, celui-ci sera aussi grand que la ville de Washington, DC. Les plus gros camions à benne du monde, hauts de trois étages, opèrent sur ces sites. Il y a aussi ce qu'on appelle l'extraction *in situ*, souterraine, moins nocive en apparence, comme essaie de le faire valoir le gouvernement, parce qu'elle perturbe moins la

surface de la terre. Or, la plupart du temps, cette technique consomme de plus grandes quantités d'eau et de gaz et émet plus de carbone. Elle n'est *pas* moins nocive, mais les médias qui font dans l'écoblanchiment des sables bitumineux vous diront le contraire, parce qu'on prévoit extraire 80 % du carburant de cette façon[4].

Le bassin du fleuve Mackenzie et le delta des rivières de la Paix et Athabasca forment l'une des principales sources d'eau pure du monde et contiennent un sixième des réserves hydriques du Canada. Les compagnies pétrolières sont en train de les épuiser. Pour extraire un baril de sables bitumineux, il faut utiliser plus ou moins cinq barils d'eau, et le processus produit l'équivalent d'un baril et demi de sous-produits toxiques[5]. De plus, la source de la rivière Athabasca est le glacier Athabasca, qui rétrécit sous l'effet des changements climatiques. Les anciens des Premières Nations qui utilisaient jadis de grosses embarcations pour descendre la rivière utilisent maintenant de petits canots et, malgré cela, échouent régulièrement sur des bancs de sable. L'eau de la rivière Athabasca est puisée à un rythme alarmant. Les pêcheurs trouvent des poissons atteints de tumeurs ou dont l'épine dorsale est tordue. Le docteur David Schindler, éminent biologiste spécialiste des eaux continentales, a déclaré que la rivière Athabasca ne suffirait probablement pas à satisfaire les besoins du secteur pétrolier de la région[6]. En fin de compte, l'industrie et le gouvernement canadien détruiraient 141 000 kilomètres carrés de terre, une surface plus grande que celle de la Floride, ou de l'Angleterre et du pays de Galles réunis. Notre terre, le territoire ancestral des Cris, des Dénés et des Métis.

Cette crise n'est pas seulement locale, elle est aussi mondiale. Les communautés qui ne voient pas leur taux de cancers monter en flèche et ne subissent pas d'effets directs de la pollution subiront tout de même les conséquences des changements climatiques causés par les émissions massives de carbone dues à l'extraction des sables bitumineux: inondations, sécheresses, feux de forêt, climat imprévisible et extrême,

tout cela mettant en péril la sécurité alimentaire et le bien-être de tous, pas seulement celui des membres des Premières Nations.

Mais il y a des solutions. Il faut changer les choses, encourager le recours aux énergies renouvelables, qui assurent l'autonomie et l'autosuffisance de nos communautés. Détournons-nous du système qui repose sur les énergies fossiles. Favorisons les énergies renouvelables qui nous éloigneront pour de bon de ce à quoi nous faisons face aujourd'hui.

Une étude publiée le 9 mai 2011 par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) démontre que, dans quarante ans, près de 80 % de l'énergie consommée dans le monde pourrait être issue de sources renouvelables, mais seulement si les gouvernements respectent les mesures de promotion des énergies vertes. Le gouvernement canadien octroie 1,4 milliard de dollars chaque année en avantages fiscaux aux compagnies pétrolières, minières et gazières. Une grande partie de cette somme pourrait être allouée à la construction des infrastructures écologiques dont les générations actuelles et futures ont besoin.

Les Premières Nations s'unissent pour répondre au besoin urgent de protéger la terre et les réserves d'eau, comme l'affirme la «Déclaration pour sauver le fleuve Fraser» signée par plus de 130 nations. Ce que les gens ne semblent pas encore avoir compris, c'est qu'en luttant pour sauver nos terres, nous luttons aussi pour les autres habitants de la planète.

---

[\*] Traduit de l'anglais par Alexandre Sánchez. La version originale anglaise de ce texte est tirée de «Oil on Lubicon Land: A Photo Essay», un diaporama disponible en ligne à l'adresse suivante: [www.youtube.com/watch?v=qz3nSscXaml](http://www.youtube.com/watch?v=qz3nSscXaml).

[1]. Pour consulter la carte de 2009 des 1 305 puits actifs et des 1 379 puits obturés, voir le rapport d'Amnesty International, «From Homeland to Oil Sands», juin 2010, [www.amnesty.ca/sites/default/files/amr200022010enhomelandsoilsands.pdf](http://www.amnesty.ca/sites/default/files/amr200022010enhomelandsoilsands.pdf)

[2]. Ce montant a été évalué par les membres de la Première Nation du lac Lubicon. Voir le communiqué de presse «Lubicon Lake Nation Take A Stand in Alberta Oilfield: Exercise

of Jurisdiction Slows Oilfield Traffic», 16 juin 2013, [www.lubiconlakenation.ca/index.php/breaking-news/archived-releases-letters-and-info/407-january-16-2013-lubicon-lake-nation-take-a-stand-in-alberta-oilfield-exercise-of-jurisdiction-slows-oilfield-traffic](http://www.lubiconlakenation.ca/index.php/breaking-news/archived-releases-letters-and-info/407-january-16-2013-lubicon-lake-nation-take-a-stand-in-alberta-oilfield-exercise-of-jurisdiction-slows-oilfield-traffic)

[3]. Le site internet Forest Ethics retrace le déversement de 770 000 litres de pétrole entre 2005 et 2012: [www.forestethics.org/kinder-morgan-trans-mountain](http://www.forestethics.org/kinder-morgan-trans-mountain). Pour une carte de ces déversements, voir Mychaylo Prystupa, «Kinder Morgan's Historic Oil Spills Are Double the Kalamazoo Disaster: NDP MP», *Vancouver Observer*, 16 mai 2014, [www.vancouverobserver.com/news/kinder-morgans-historic-oil-spills-are-double-kalamazoo-disaster-ndp-mp](http://www.vancouverobserver.com/news/kinder-morgans-historic-oil-spills-are-double-kalamazoo-disaster-ndp-mp)

[4]. Selon les producteurs de sables bitumineux du Canada, «80 % des réserves de sables bitumineux (qui se trouvent sous environ 97 % de la surface de la région des sables bitumineux) peuvent être récupérés par forage, ce qui perturbe peu la surface du sol»: [www.sablesbitumineuxmaintenant.ca/whatare oilsands/Pages/QuickFacts.aspx](http://www.sablesbitumineuxmaintenant.ca/whatare oilsands/Pages/QuickFacts.aspx)

[5]. La quantité d'eau utilisée dépend de la technique utilisée et l'industrie pétrolière a tenté de réduire sa consommation à trois barils d'eau par baril de pétrole. Des estimations conservatrices de la consommation d'eau sont disponibles dans des documents comme «Utilisation de l'eau dans les sables bitumineux du Canada», Association canadienne des producteurs de pétrole, juin 2012, [www.capp.ca/getdoc.aspx?DocId=161615&DT=NTV](http://www.capp.ca/getdoc.aspx?DocId=161615&DT=NTV). Les documents corporatifs comme celui-ci font abstraction des émissions de déchets toxiques, évaluées par le Pembina Institute à 1,5 baril par baril de bitume: «Oilsands 101: Tailings», Pembina Institute, [www.pembina.org/oil-sands/os101/tailings](http://www.pembina.org/oil-sands/os101/tailings)

[6]. Conférence de David Schindler, «Protecting the Athabasca River from Oil Sands Development», Université Carleton, 15 avril 2013, [www.youtube.com/watch?v=\\_wzH919TS6E](http://www.youtube.com/watch?v=_wzH919TS6E)

*David Dufresne*

# LES CORBEAUX

## (TROIS HIVERS À FORT McMONEY)

*Les sables bitumineux sont le deuxième gisement mondial après celui de l'Arabie Saoudite, plus important que ceux de l'Irak, de l'Iran ou de la Russie [...] En deux mots, c'est une entreprise de proportions épiques, égale à la construction des pyramides ou de la Grande Muraille de Chine, mais en plus grand.*

Stephen HARPER,  
Premier ministre du Canada, juillet 2006

Nous étions arrivés au bout du bout du monde par la seule route possible, la 63, l'«autoroute de la mort» comme on l'appelle ici, tant elle est fréquentée, étroite, et glissante; belle aussi, perdue et perdante, et qui s'enfonce à plus de 400 kilomètres de la dernière ville digne de ce nom: Edmonton, Alberta.

Sur les bas-côtés, des voitures retournées dans le fossé de notre civilisation, avec des rubans jaunes comme pour nous alerter, en vain: les conducteurs de pick-ups fous détournent le regard, et nous avec. Au loin, l'usine Syncrude, Notre-Dame-de-la-Pollution, Gotham City, jaune aussi, flammes et fumées.

Pour prendre la mesure de la démesure brandie par le premier ministre Harper dès sa prise de pouvoir au Canada, il suffit de rester sur cette autoroute 63 et de suivre les autobus. Dedans, des invisibles. La *population fantôme*, 40 000 travailleurs de l'ombre qui vont et viennent du monde entier, débarquent sur des pistes d'atterrissage privées, de jour comme de nuit, été comme hiver, déposés là par Shell Aviation, Suncor Airlines, Enerjet ou North Cariboo Air, en route pour les camps de

travail des champs de pétrole.

Ces hommes sont à la fois riches et exténués.

Le BlackSand Camp est l'un de ces camps, 666 chambres pour les cadres et 736 pour les ouvriers; un camp modèle pratiquant les tarifs de l'industrie: 250 dollars la nuit pour 3 mètres carrés. Le BlackSand Camp est mobile, bâti sur des roulottes dont on masque les roues par des jupettes pour les *executive rooms*, avec clim en surchauffe dans les *singles* pour ouvriers. Au fur et à mesure que l'homme dévore la forêt boréale, le camp peut avancer. Tout y est modulaire, distribué le long d'un couloir central (le Arctic Corridor): une cantine, un lobby, des sanitaires, des salles de gym, et un poster *Merry Christmas* qui se décroche dans la salle de jeux. Cette nuit-là, deux Somaliens ont bien voulu puiser dans leurs dernières ressources pour nous raconter leur long voyage. Un cousin leur avait causé de l'Eldorado, ils sont venus et ont évité le pire: la *Somalian Connection*, comme l'appellent les flics d'Edmonton. Des gars qu'on envoie au casse-pipe pour remplir de crack ou de coke les fins de journée des travailleurs fatigués. Sur la 63, certains *dealers* se font pincer, quelques-uns sont criblés de balles avant d'arriver à destination, d'autres finissent petits revendeurs, *downtown* Fort McMurray.

Le gérant du camp nous a de son côté assuré que tout était fait pour éviter les trafics, dans la ville comme sur les champs de pétrole. Il nous a expliqué comment les gardes traquent les fausses canettes de Pepsi qu'on dévisse pour y glisser on ne sait quelle substance, et il n'a trop rien dit quand nous avons évoqué les rumeurs selon lesquelles des cuisiniers de certains camps avaient été pris la main dans le sac, et de la coke dans leur paquet de café. Oui, il avait également entendu parler du trafic d'urine propre en ville, pour déjouer les dépistages à l'embauche.

*On s'occupe de tout, de A à Z. Les compagnies nous confient leur personnel. Elles le veulent heureux, productif et bien reposé le matin. À nous de gérer.*

— David Woods, responsable du BlackSand Camp

Au petit matin, après une nuit passée dans les lieux, nous avons compris: cette population fantôme est le prix que l'industrie consent à payer pour régner. Ces hommes sans attaches, nourris et blanchis à prix d'or, et aux dollars sans limites, se moquent bien de l'étendue blanche qu'ils retournent. Cette région n'est pas la leur. Ils la creusent et la survolent. Qui pourrait leur en vouloir? Ils ne votent pas, ne s'impliquent pas. C'est le pacte.

## LE DOUANIER

C'est à la douane que tout avait commencé, un jour de février 2011. Ma petite famille et moi venions de quitter la France pour le Canada. À notre arrivée, l'agent de l'immigration avait dit à mon plus jeune fils qui babillait: «Tu fais la jasette, toi!»

Huit mois plus tard, notre nouveau pays devenait le premier État au monde à se retirer du protocole de Kyoto sur la réduction des émissions de gaz à effet de serre. La raison, c'était précisément cette ville-champignon, là où l'autoroute 63 se perd, au nord de l'Alberta, riche en milliards de barils de pétrole: Fort McMurray, le trésor de guerre du Canada, une région de la taille de la Floride, plus vaste que la Hongrie, le site industriel le plus étendu de la planète.

Une ville qui raconte notre monde et qui allait devenir mon deuxième chez moi, trois hivers durant, au cœur d'une quête: jusqu'où la démocratie peut-elle se plier aux lois du marché? Et, nous, à notre dépendance à l'or noir?

Ces trois années, ce serait essentiellement ça: faire la jasette; et creuser une question obsédante: la démocratie est-elle soluble dans le pétrole?

De mes voyages, j'ai fait un jeu documentaire sur le web avec mon complice de toujours, Philippe Brault. Des centaines de milliers de personnes avaient pris le contrôle virtuel de la ville, surnommée par tous ici, ou presque, Fort McMoney.

## LE TRAPPEUR

La rencontre avec Jim Rogers avait dû s'opérer dès les premiers jours de mon arrivée, par un simple regard et un large sourire, dans une de ces multiples réunions publiques où je traînais pour comprendre comment les institutions municipales s'y prennent pour contrôler vaille que vaille une situation qui les dépasse.

*Si Dieu revenait ici, il dirait: «Mais qu'avez-vous fait de toutes ces richesses? Je vous ai offert tant de cadeaux! Vous ne pouviez pas faire mieux? Bande d'imbéciles! Vous brûlerez en enfer!»*

— Jim Rogers

Jim est né à Fort McMurray même, en 1945. Il a vu la forêt rétrécir, puis disparaître, il a vu l'industrie tout bouffer. Il a travaillé pour elle, un temps, comme tout le monde ici – syndicaliste ou quelque chose comme ça. En ville, beaucoup prenaient Jim pour un gentil dingue. Le trappeur l'est sans doute sur les bords. Jim Rogers a la lucidité des fous, et c'est ce qui a fait de lui un ami. Il s'était déjà présenté à la mairie et disait, en souriant derrière ses lunettes épaisses (en fait, il en porte deux paires l'une sur l'autre; la première pour la vue, la seconde pour le soleil), qu'il songeait à récidiver.

Jim m'a raconté ce que son père avait deviné: un jour, la vallée de la rivière Athabasca serait la Ruhr du Canada. L'avenir du pays reposerait sur le Nord. Et Jim rappelait avec quel entrain les villageois de Fort McMurray des années 1970 se voyaient devenir le centre du monde. Ce serait pour bientôt, le temps que le prix du pétrole augmente assez pour que celui d'ici, si cher à extraire, devienne rentable, et que Fort McMurray, *boomtown*, devienne Fort McMoney.

*Le gouvernement, qui dilapide nos ressources, a autorisé les magnats du pétrole à bâtir une zone pétrolière. Tout à coup, l'argent circule et les occasions de s'enrichir arrivent. Ce serait bien si ces gens devenaient riches. Mais c'est comme dans la ruée vers l'or,*

*certains meurent en chemin, ou reviennent toxicomanes ou alcooliques – s'ils en reviennent! Et les gens se retrouvent à devoir lutter pour survivre comme dans tous les bidonvilles du monde. Ils achètent des maisons gigantesques au sommet des gisements, faites de panneaux stratifiés et de bardages en PVC, qui coûtent 500 000, 700 000 ou 900 000 dollars! Parce qu'il faut toujours voir grand, à Fort McMurray. C'est la folie des grandeurs! C'est comme une gigantesque arnaque. Le coût de la vie est tellement élevé ici qu'ils n'ont pas d'autre choix que d'être esclaves de l'industrie pétrolière, qui, en retour, les traite... comme des mendiants.*

— Jim Rogers

Jim est tout en spectacle comme la ville; un concentré du siècle, aux mains du marché, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, une ville d'enfer, sans passé et sans présent, pour laquelle seul le futur compte, et encore, le très court terme, mouvant comme le sable dont elle est faite. En peu de temps, nous avons assisté à des deals de crack sur le capot de notre voiture, vu des jeunes hommes si cassés qu'ils étaient incapables de se nourrir; croisé des types qui nous conseillaient de ne pas les croiser; parlé aussi à des gens formidables dont certains croyaient en l'humanité, d'autres en l'argent; nous avons respiré l'odeur du fric et du pétrole (et cette odeur a un nom: l'ammoniac sorti des cheminées d'usines); scruté les étoiles des donateurs de l'hôpital (Syncrude, Shell, Suncor, une étoile chacun, accrochée dans le couloir central, des millions de dollars au total); assisté à un match de hockey de l'équipe de la ligue Junior, les Oil Barons; applaudi les Tar Sand Betties (le club de roller derby); nous avons encouragé Brigitte, six enfants et un mari dans le pétrole, lors de son premier concours de bikini-musculation dans la catégorie Mamans de Fort Mac; nous avons photographié les 36 *liquor stores* que compte la ville; nous avons écouté la première ministre de l'Alberta de l'époque, Alison Redford, remercier sur place le sponsor de son allocution, la compagnie Enbridge, bien décidée à imposer des milliers de kilomètres de tuyaux à travers le Canada; nous avons ri avec Randy River, un sans-abri connu de tous avec un conteneur pour seule maison; nous avons plongé dans la piscine Syncrude, avec son eau si bleue et ses palmiers si

plastiques; déambulé dans le Career Fair, la foire aux métiers, avec ses stands clinquants et ses promesses de salaires mirobolants; nous avons admiré la Santa Claus Parade, offerte par Dodge et Total, à l'image de la ville: une parade insouciant et fière, bruyante et folle, généreuse et vendue aux marques.

Le rire de vacarme de Jim est sa meilleure arme contre ceux qu'il appelle les «gangsters». À la retraite, il vit de son petit lopin de terre à l'entrée de la ville. Le trappeur est en froid avec ceux qui veulent y faire passer une nouvelle bretelle d'autoroute. Les lumières de Fort McMurray ne brillent pas pour lui. Jim ne met jamais les pieds au Boomtown Casino qui, au cœur du cœur de la ville, les soirs de paye, se transforme en supermarché du gling-gling, 120 machines à sous, 2 000 mètres carrés de néons et de néant, jusqu'à 1 million de dollars pouvant s'y dépenser en une nuit selon les indiscretions d'un vigile.

Jim était même resté indifférent à la démolition du Oil Sands Hotel. Bâti dans les années 1960, bien avant que l'heure de la ruée vers l'or ne sonne, l'hôtel des Sables bitumineux était pourtant une institution du coin. L'immeuble avait abrité pendant des décennies la Oil Can Tavern et ses bagarres, le Diggers Variety Club et ses trafics de drogue alentour, le Teasers Strip Club et ses filles. La ville venait de racheter la bâtisse pour 7,5 millions de dollars pour la raser et redorer son blason. Un soir, justement, Jim Rogers m'a invité à l'accompagner à la mairie en me promettant qu'on s'amuserait et que j'en apprendrais beaucoup sur la gestion de la petite ville.

## LA MAIRE

À la tête de cette cité d'hommes, une femme joue un rôle clé depuis des années: la maire, Melissa Blake, une ancienne de chez Syncrude dont l'époux fait carrière dans l'autre compagnie-mère de la ville, Suncor. Melissa Blake est devenue un personnage important de ma quête. Je l'ai croisée partout, toujours aimable, pleine de bonne volonté. C'était elle, à la parade de Noël, qui avait lancé les festivités d'un coup de baguette magique. Elle, encore, qui remerciait la compagnie française Total pour avoir doublé l'espace du Total Fitness Club flambant neuf et ouvert à tous. C'est elle, toujours, qui récite la prière avant chaque conseil municipal. Et elle, enfin, qui semble tenir tête, comme elle peut, aux corporations du pétrole, malgré ses pieds et poings liés. Cette année-là, le budget colossal de la petite ville de 80 000 habitants allait atteindre le milliard de dollars, dont plus de 90 % provenait directement des taxes commerciales. Donc du pétrole.

*Fort McMurray a connu une croissance phénoménale qui a fait de cette petite ville stable une très grande ville avec toutes les complications et les problèmes que ça implique. Je dirais que Fort McMurray est comme un adolescent grandissant très vite qui s'apprêterait à prendre des responsabilités d'adulte.*

— Melissa Blake, maire

D'une certaine façon, Melissa Blake est le reflet contraire de Jim Rogers. La même fierté de vivre ici, mais une vision opposée. Elle, tout en retenue; lui, tout en flots de paroles. La perfection de l'une renvoie au chaos de l'autre. Entre la maire et le trappeur, c'est comme si notre civilisation était sommée de choisir. Pragmatisme économique contre utopie politique. Pétrole contre transparence. Capitalisme contre nature.

Un autre ancien candidat (défait) à la mairie de Fort McMurray nous a raconté pourquoi il avait décidé de quitter la ville, après trente années d'amour. Son sourire était franc, comme ses souvenirs des pressions

exercées sur lui par les pétrolières quand il s'était mis en tête d'annoncer qu'il les surtaxerait. Au conseil municipal de la ville, le président de Syncrude l'avait accusé d'être «une sangsue» qui saignait les compagnies à blanc.

Des années plus tard, aux côtés de Jim, on s'est assis dans les rangs du public. Les choses avaient changé, c'était moins frontal, plus feutré. Ce soir de conseil municipal, le premier à prendre la parole était Ken Chapman, le directeur du Oil Sands Development Group, le lobby pétrolier. Un homme drôle, souriant, redoutable. Il avait droit à 5 minutes; il en eut 20, et les égards du conseil municipal. Fort McMoney sous nos yeux.

Le lobbyiste réclamait une baisse des taxes, plaidait sa cause, affirmait que rien n'était garanti, que les projections municipales étaient trop optimistes et que le marché, dans sa grande sagesse, n'était pas toujours sage, même pour l'or noir. Tous les élus l'écoutaient, pleins de compréhension et de bienveillance.

*Ceux qui affirment que le pétrole nuit à la démocratie ont tort. Ils croient que nous vivons dans un État pétrolier. La filière a une grande influence sur le gouvernement parce que nous pesons lourd dans l'économie. Mais nous subissons également une grande influence du gouvernement: nous sommes une industrie extrêmement régulée. Nous obtenons des permis du gouvernement, des propriétaires fonciers et des associations de protection de l'environnement. Alors, au final, qui a le contrôle? Les propriétaires des terres. Et quand les propriétaires, les habitants de l'Alberta, se comporteront comme tels, ils auront le contrôle total. Nous sommes bien loin d'un État pétrolier.*

— Ken Chapman, Oil Sands Developers Group,  
directeur exécutif

Melissa Blake, elle, comptait bien lancer une politique de grands travaux. Sa ville méritait tout de même son stade Shell, et un centre-ville un peu moins crade à la sauce Far West. La maire est une femme de pouvoir comme le pouvoir les aime désormais: séduisante, souriante, statistique. Elle aligne les chiffres comme des trophées. Tout n'est que records battus

et aurores boréales: Melissa Blake croit dur comme fer aux projections de l'industrie. D'ici vingt ans, bien sûr qu'on produira ici 4 à 6 millions de barils par jour. La ville, qui parle déjà 69 langues différentes grâce à ses habitants venus de 127 pays différents, sera le modèle de demain: mondialisée, marchandisée, apaisée. Juifs, chrétiens et musulmans s'y entendent déjà à merveille.

Une chose semble pourtant bien claire, la démocratie ne s'y porte pas très bien. Melissa Blake règne sur 1 milliard de dollars avec seulement 6 987 voix, pas même 10 % du corps électoral. Devant moi, elle l'a reconnu: Fort McMurray explose les chiffres dans ce registre-là aussi. La ville affiche le taux de participation aux élections le plus bas du pays. Les mauvaises langues disent que cette désaffection est la marque des États-pétrole: bourrés d'argent, pétris de subventions privées et d'indifférence polie à la chose publique.

## LE LOBBYISTE

À l'aéroport de Fort McMurray, il m'arrivait de croiser un homme qui faisait la navette encore plus souvent que moi. J'aimais son nom qui claquait, Travis Davies, et son franc-parler, qui tranchait. Travis Davies était le porte-parole des géants de l'industrie pétrolière.

*Vu que l'industrie pétrochimique promeut l'éducation, paie pour le caoutchouc de vos semelles, allonge notre durée de vie, améliore notre qualité de vie... Je dirais qu'elle bonifie la démocratie.*

— Travis Davies, porte parole de la  
Canadian Association of Petroleum Producers

Le lobbyiste avait tout dit. Les compagnies de pétrole sont la démocratie, et la démocratie est pétrole. C'est comme si l'un coulait dans l'autre et, à ce jeu, les compagnies menaient le monde et la danse. Une danse qui ressemble à celle de ces corbeaux que Jim nourrit sur ses terres et qui pullulent dans la région, dévorant la ville comme les pétrolières, le sol.

Et si cette danse de la charogne, c'était avant tout la nôtre?

J'ignorais si Travis Davies croyait vraiment en ce qu'il disait ou même si ce qu'il disait était fait pour être cru. Travis Davies occupait l'espace, comme un soldat en première ligne qui sait pertinemment qu'il est en train de servir des intérêts qui le dépassent. Il restait que Travis semblait sincèrement désolé qu'aucune compagnie n'accepte d'ouvrir ses portes à notre petite équipe. Chaque fois, toutes les excuses étaient bonnes pour nous refuser l'accès: la maladie d'un responsable, les intempéries, des travaux en cours ou à venir ou possibles ou jamais, toujours des pardons et encore des désolations. Travis, lui, savait que nous étions là sur la durée, que nous prendrions le temps qu'il faudrait et que nous ne repartirions pas sans avoir pénétré dans le Saint des Saints. Rappelez-moi, je vais vous arranger ça, avait-il promis.

## LE TENANCIER DU SHOWGIRLS

Si un lieu ramasse les enjeux de la ville, c'est bien celui-ci. Le Showgirls est l'épicentre d'une ruée vers l'or noir qui s'afficherait comme elle est – sans façon ni manières. Comme Jim Rogers, comme Melissa Blake, le patron porte haut la fierté de vivre ici, et un nom français: Monsieur Quevillon, Gary pour les intimes, «Bear» pour tout le monde. L'homme partage sa vie par cycles de trois années entre Grand Prairie, Edmonton et Fort McMurray. C'était son second tour ici. Monsieur Quevillon doit peser dans les 150 kilos, il a une canne dans la main droite et des tatouages sur tout le corps. La partie droite de son visage porte la marque de la guerre du Vietnam; Bear a tenu à rendre hommage aux vétérans américains, sans qu'on sache pourquoi. Il est sans âge et son regard, sans joie.

Dans son petit bureau, tassé dans son fauteuil, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, un de ses lieutenants m'a écouté faire mon blabla: pourquoi on était ici, ce qu'on cherchait à comprendre, combien le Showgirls suscitait les rumeurs. Le bruit courait que le club appartenait aux Hell's Angels. Conneries. Et si le coffre fort était ouvert, plein de liasses, c'était pas seulement pour nous impressionner, c'était pour dire que ce business n'est au fond pas plus sale qu'un autre. Pas plus sale que celui des hydrocarbures. Ou du moins pas moins propre.

Dans la salle du Showgirls, des travailleurs lançaient des pièces d'un ou deux dollars sur des filles nues, enduites d'huile. Si la pièce restait collée ou, mieux, si elle pénétrait dans les petits cornets en papier confectionnés par les danseuses, enfoncés dans leur sexe, le lanceur avait droit à une affiche de la belle. Le spectacle finissait toujours par l'intervention d'un gars de la maison, impeccable, qui, muni d'une sorte de râteau de croupier aimanté, venait ramasser la monnaie sans se

baisser.

*Je dirais que c'est l'Ouest sauvage pour une bonne partie de ma clientèle. Tout le monde vit sans compter, boit sans compter, joue sans compter. Ils dépensent leur argent. Que Dieu les bénisse pour ça!*

— Gary «Bear» Quevillon, gérant du Showgirls

Au Showgirls, Monsieur Quevillon est l'homme à tout faire: celui qui booke les filles, embauche et vire le personnel, ouvre l'œil sur tout, fait le DJ ou la porte si besoin, et la caisse, toujours. En ville, sa silhouette est familière, Monsieur Quevillon a même accepté de jouer son propre rôle dans une comédie musicale écrite par les habitants de Fort Mac, *Hometown*, une gentille pièce qui entendait ratatiner les critiques sur la région. La douceur de sa voix, rauque autant que roulante, le rend attachant, contre toute attente.

Le second soir où il nous a accueillis, Monsieur Quevillon a tenu parole. Il a accepté de parler publiquement pour la première fois. Son club, disait-il, ressemble à ses tatouages: une forme de délivrance, de libération, un endroit pour que les gars puissent laisser sortir la pression. Un lieu de rencontres, et pas seulement celles qu'on croyait. Monsieur Quevillon était prêt à parier son salaire: il assurait que des contrats de plusieurs millions de dollars avaient été signés ici, sur une des tables de son établissement.

À l'autre bout de la ville, les réceptionnistes d'hôtel suivent des consignes strictes pour éviter que les prostituées ne grimpent dans les étages, même si la table de nuit dans chaque chambre recèle un annuaire qui, entre les rubriques «Électricité» et «Excavatrices», compte une petite dizaine de pages de numéros d'escortes. Parmi les prostituées, certaines sont des occasionnelles, quelques-unes des toxicomanes, et d'autres font la navette entre Dubaï l'hiver et Fort McMurray l'été. Elles nous ont dit de la ville qu'elle est le secret le mieux gardé de la profession.

## LE RAMASSEUR DE CANETTES

Un tour de voiture et c'était joué: le Centennial RV Park était rapidement devenu un endroit à nous, un sous-monde plein de merveilles, de roulottes rafistolées, de caravanes flambant neuves, de feux de camp, de gens simples, parfois cassés, tous chaleureux. C'est un camping qui tourne, comme le reste de la ville, à plein régime. Dès l'automne, on y voit ses occupants s'affairer à isoler leur demeure. Ici, les hivers sont rudes et longs, les températures descendent jusqu'à -30 °C, parfois plus bas. Au camping, il y avait d'abord Marquisa, une serveuse du Fuel, restaurant mode de la ville. Puis Richard, un de ces charpentiers qui construisent l'Eldorado. Richard, l'amoureux de la nature, nous a raconté sa vie, ses choix, ses paradoxes, il nous a parlé de la folie du monde et de ses doutes sur l'eau du robinet: trop de métaux lourds à son goût. Et puis il y avait l'ancien gestionnaire de produits tombé dans l'alcool, puis, sevré, devenu ramasseur de canettes: Carl Valdock. En un sens, Fort McMoney lui a sauvé la vie.

*Fort McMurray... Avant, je disais que c'était l'Enfer. Aujourd'hui, je dirais que c'est ma maison. On ne peut pas dire que Dieu n'existe pas. Car il aime bien les sans-abris de Fort McMurray. Et on a de la chance pour ça!*

— Carl Valdock, ramasseur de canettes

Avec Carl, nous sommes allés faire les bennes à ordures du motel Super 8, en face du camping. C'était l'une de ses meilleures planques. Une année, Carl s'est fait 52 000 dollars rien qu'en ramassant des bouteilles consignées à 10 cents chacune. Carl se lève tous les jours à six heures et travaille par tous les temps, son baluchon immense sur le dos. Au début du mois, c'est terrible, dit-il: les gens payent leurs factures. À la fin du mois, c'est terrible: ce sont les traites de la voiture. Mais au milieu du mois, c'est pas mal: les gens boivent davantage. Carl ne se plaint pas,

jamais. Il paye rubis sur l'ongle les 1 400 dollars mensuels pour sa place de camping. L'offre et la demande, Carl connaît, et qu'importe si c'est prohibitif, c'est le prix du marché: 1 400 dollars pour un emplacement de camping, en plein hiver, avec vue sur l'autoroute 63.

Aux côtés de Carl, son ami Cus riait de bon cœur, mais le cœur ailleurs. Pendant des années, Carl a donné paire de gants sur paire de gants à Cus, lui qui perdait toujours les siens. Un jour, Dieu lui-même est intervenu. Un habitant de Fort McMurray, qui les entendait se plaindre du gel, a offert une paire neuve et 20 dollars à Cus. On ne meurt jamais de faim, ici, répétaient les deux amis. Jamais on ne meurt de faim à Fort McMurray. Les gens sont gentils, ici. Et c'est vrai, les statistiques sont formelles: la ville est la plus généreuse du Canada par habitant.

## LA BANQUIÈRE

Un soir de décembre, la petite cité s'est donné des airs de Dallas. C'était soir de gala de charité pour l'hôpital, une soirée commanditée par les pétrolières. Syncrude, Total, Nexen, toutes au pied du sapin. L'attachée de presse voulait que je fasse vite, que je disparaisse du champ, elle voulait que ça se passe comme prévu: une soirée entre les huiles de l'Huile, des barons du pétrole sur leur trente-et-un et leurs épouses en grande tenue, chaussées d'escarpins hauts comme des puits de pétrole. La directrice de la banque alimentaire de Fort McMurray s'est avancée. Ce qu'elle avait à dire résonnait au-delà de la ville-pétrole. Elle trahissait notre monde, de plus en plus inégalitaire.

Arianna Johnson est une des belles âmes de la ville, une de ces femmes influentes, une bonne copine de la maire. Sa banque alimentaire, victime de son succès, a dû changer de locaux, pour doubler sa capacité d'accueil et répondre à la demande montant en flèche: + 45 % sur une année. Les sponsors de la banque ont mis la main à la poche. Ils s'appellent Syncrude, Suncor, CNRL, Nexen, Imperial ou Shell.

Les jours de grand froid, les «clients» de la banque alimentaire peuvent entrer directement par l'arrière en voiture et charger leur pick-up. La raison de cette explosion inattendue de la demande est simple: tout est hors de prix ici. Le logement, l'alimentation, les produits de première nécessité. Les habitués de la banque alimentaire sont des flics, des infirmières, des professeurs, des fonctionnaires dont le salaire, fixé pour tout le Canada, est trop faible pour cette ville qui se croit Vegas. Et puis, il y a les petites mains du McDonald's, des travailleurs pauvres encore plus pauvres qu'ailleurs en raison du coût de la vie. Ou encore des gens de l'industrie de pétrole qui ont du mal à joindre les deux bouts entre deux contrats.

*L'industrie pétrolière a tellement fait grimper les salaires que les loyers ont augmenté aussi et maintenant, certains n'ont pas les moyens de payer parce qu'ils ne travaillent pas dans cette filière. Mais je dirais qu'en retour, l'industrie pétrolière reconnaît sa responsabilité et, par conséquent, s'assure que les services sociaux sont soutenus. C'est le capitalisme, pas vrai? On est en démocratie!*

— Arianna Johnson, directrice de la banque  
alimentaire de Fort McMurray

C'était le tour de passe-passe parfait, le glissement sémantique qui dit tout. Fort McMurray est le symbole de notre époque, où la Démocratie se confond désormais avec le Capitalisme qui, triomphant, ferait à peu près ce qu'il veut.

## LE DOCTEUR

Aux urgences de l'hôpital, les maux de la ville sont encore plus palpables qu'ailleurs. Depuis l'explosion démographique, on ne compte plus les heures d'attente tant la demande dépasse la capacité des lieux, pourtant en constantes rénovations. On ne compte plus les accidents de travail sur les chantiers, ni les cas de maladies sexuellement transmissibles dont le taux est le plus élevé du Canada, comme celui de natalité, dont le record est battu année après année.

L'un des médecins se nomme John O'Connor. Sa petite silhouette frêle, son accent pointu d'Irlandais têtue, sa barbe blanche, ses yeux humides, son regard droit, tout chez lui force le respect. Le docteur a raconté son histoire: son arrivée dans la région, comme médecin légiste sur l'autoroute de la mort, puis sa mutation volontaire à Fort Chipewyan, un village de 1 000 âmes à 200 kilomètres au nord, puis les poissons difformes, avec trois yeux ou sans nageoires, puis les premiers cancers rares, puis les cancers qui deviennent moins rares, puis la pression monumentale exercée par le ministère de la Santé sur lui, ses pairs qui le lâchent, et ses nerfs qui tiennent.

*Le gouvernement ment à la population depuis des années. Il y a toujours des effets environnementaux. Ils ont dit que leurs données n'appuyaient pas cette affirmation, sauf que ces données, ils les ont obtenues de l'industrie. Ils n'avaient pas fait leurs propres recherches! Selon des scientifiques indépendants, la réalité est que l'environnement a subi des effets importants et graves. Certains milieux ont été détruits. On constate une augmentation astronomique des pluies acides. Tout ça est dû au développement et rien n'a été décidé.*

— John O'Connor, médecin

Pendant des années, John O'Connor a exercé là-haut, là où personne ne veut aller, à Fort Chipewyan, un village autochtone accessible par avion seulement; ou par bateau, l'été; ou par voiture, uniquement l'hiver, grâce

aux ponts de glace. Ce que le docteur en a retenu dépasse l'entendement. Tandis que les autorités ferment les yeux à triple tour sur les impacts écologiques, les compagnies pétrolières achètent la paix sociale à coup de réunions d'information dotées de lecteurs de DVD, de quelques dollars lâchés par participant, et d'un peu de dinde cuisinée. John O'Connor a parlé de l'Alberta comme d'une république bananière, et de citer en exemple le jeu de chaises musicales entre industrie et ministères; où les uns passent chez les autres au gré de déconvenues électorales et de juteux contrats; l'ascenseur toujours en position renvoi.

Au moment de nous saluer, John O'Connor nous a suggéré d'y aller nous-mêmes, à Fort Chipewyan, de pousser au nord des mines, là où soufflent les vents mauvais des usines. Le docteur a promis un voyage inoubliable. Deux ans plus tard, j'y suis allé. O'Connor avait bien fait d'insister.

## LE PÊCHEUR

Tailler la route de glace qui mène à Fort Chipewyan était devenu mon Graal. Prendre l'autoroute 63, vers le nord, vers le froid, vers la fin, vers les cancers inexpliqués, et tellement explicables, vers le dernier panneau où il est écrit: *Winter road, no gas until 280 kilometers*.

Sur ses premiers virages, la route d'hiver est étroite, des sapins à perte de vue, puis elle monte, descend; enfin c'est le delta, plat, sûr de lui, et puis ça: l'Athabasca River, la rivière glacée, le fleuve pollué, dix minutes de traversée, sur ses ponts de glace, sur l'eau, la neige, le vide et la frousse. Puis une autre rivière, et une troisième, cinq au total et, *in fine*: Fort Chip le bien nommé, bastion des Dénés, qui luttent avec les Cris pour leurs terres et leur survie. Là, le métis Ray Ladouceur, né dans le bois, dont le grand-père était francophone, m'a ouvert son cœur et sa porte. Soixante-dix ans, un des dix derniers pêcheurs du village, Ray était allé faire des trous dans la glace la semaine précédente pour nous ramener des poissons. Il les avait entreposés dans l'ancienne maison de sa mère, un *trailer* devenu congélateur, d'où il a sorti deux brochets. L'un avait une tête normale, l'autre une malformation. Ray parlait sans cesse des cancers, des maladies, et du cimetière plein.

*Les esprits nous mettent en garde. Ils disent: «Kaya, kaya!» Ça signifie: «Ne faites pas ça!»*

— Ray Ladouceur, pêcheur

Au centre du village, les lumières qui filtraient des fenêtres indiquaient que l'Athabasca Café était ouvert; le bar était tenu par Kim, une vieille dame chinoise, courbée, pétaradante, venue de Hong Kong. Son juke-box crachait des vieilleries pas possibles. L'unique cliente nous a invités à danser et on a jerké sur *Dragging the Time* de Tommy James. Ça faisait beaucoup rire Kim, mais pas assez pour qu'elle accepte d'être filmée. Au

loin, une heure plus tard, un homme s'est pointé sur le port, le petit frère de la danseuse: Chief Adam.

## LE CHEF AUTOCHTONE

Si la résistance a un nom, c'est le sien: Allan Adam, chef de la Première Nation des Chipewyans d'Athabasca, le nom de la communauté. À lui, comme à tous, j'ai demandé de réagir à l'expression «or noir».

Allan Adam a pris un temps fou pour répondre, puis il a tranché:

— Destruction!

À l'époque de notre rencontre, les alertes d'Allan Adam ne semblaient pas porter au-delà du delta. Il a fallu attendre que Neil Young invite le chef autochtone à ses concerts contre les sables bitumineux pour que sa parole soit enfin entendue. Neil Young a parlé d'Hiroshima pour évoquer la dévastation. Depuis, l'outrance de la comparaison a fini par toucher son but: le monde entier a braqué ses yeux sur la région. Même Leonardo Di Caprio s'est mis de la partie, et la mobilisation a commencé à prendre une drôle de tournure hollywoodienne. Mais le jour de notre rencontre, Allan Adam s'est installé à sa table de cuisine, un peu las, très seul, pour narrer la folie des hommes et le racisme des politiques.

*Les gouvernements fédéraux et provinciaux ne sont que les marionnettes des grandes entreprises dans cette région. Ils ne disent que ce que l'industrie leur impose.*

— Allan Adam,  
chef de la Première Nation des Chipewyans d'Athabasca

À la fin, Allan Adam a regardé la pendule au-dessus de lui, celle qui égrenait le temps comme si le temps était mort. Adam Allan avait attendu toute la journée des officiels de Calgary, dont l'avion n'est jamais arrivé. Il a souri, comme sa sœur à l'Athabasca Café. Ce sourire, c'était une leçon. Il hanta la route du retour.

## LA MINISTRE

Diana McQueen s'est avancée, confiante et fière du travail conjoint avec les pétrolières. Elle était ministre de l'Environnement de l'Alberta. L'entretien s'est déroulé dans la salle des pas perdus d'un édifice du gouvernement à Edmonton. Les courants d'air donnaient à l'instant une étrange fragilité, qui contrastait avec notre désaccord de fond.

— L'industrie du pétrole surveille elle-même les émissions de dioxyde de carbone?

— Elle doit nous faire rapport des émissions, oui.

— Mais comment peut-on lui faire confiance?

— Elle doit réaliser des rapports pour nous, mais le ministère aussi considère les émissions. J'aimerais vous donner ces informations pour que vous puissiez les examiner. Tout est accessible au public, et je serais heureuse de vous réunir tout cela, de le partager avec vous.

— Mais pourquoi ne pas assurer vous-même le contrôle des émissions?

— L'industrie nous livre des rapports, qui sont soumis à une vérification de conformité, nous permettant de tout contrôler. C'est comme ça en Alberta. L'industrie nous fait part des données et notre service de conformité assure et évalue... s'assure que les chiffres sont exacts.

À la fin, Diana McQueen m'a dit de considérer notre rendez-vous comme un cadeau de Noël. Je n'ai jamais su ce qu'elle voulait dire par là, si c'était un don ou un regret. Une certitude: tout était légal, légitime. C'était justement le problème.

Sur le chemin du retour à Fort Mac, je n'avais qu'une hâte: revoir le trappeur Jim Rogers et entendre son rire pour sortir de là.

## LA PÉTROLIÈRE

Ma plongée de trois années touchait à sa fin, quand l'inespéré est survenu. À force d'insister, une compagnie avait accepté *in extremis* d'ouvrir une de ses mines. Après tout, les terres que Shell loue appartiennent à la Couronne, donc au peuple. C'est bien ce qu'avait dit Ken Chapman, le lobbyiste. Un minimum de transparence s'imposait. Du moins, on faisait tous comme si. En chemin, la représentante de Shell a énuméré comme des médailles les visites d'ordinaire réservées aux cadres maison de l'entreprise, aux lobbyistes du pétrole, de Washington ou de Bruxelles, à ceux qu'elle appelait les «décideurs» ou aux membres de différents gouvernements. La balade avait commencé par quelques arbres replantés et beaucoup de cœur à l'ouvrage. Ça sonnait vrai comme du tout-inclus, ça s'apparentait à ces tours pour touristes, familles de travailleurs ou nouveaux venus, organisés en ville par les compagnies. Quand soudain, on a entendu une déflagration au loin et un nuage orange s'est formé, maintenu près du sol par le froid sec.

*Excusez-moi. Vous ne pouvez pas filmer ça. Je ne veux pas que vous filmiez cela. Ce sont nos voisins... Ce n'est pas nous de l'autre côté. C'est inhabituel et plutôt rare. C'est la première fois que j'en entends parler, ou que je le vois. Et j'ignore si nous avons l'autorisation de filmer. Je ne savais pas qu'ils allaient faire ça aujourd'hui, sinon j'aurais demandé.*

— Simone Marler, responsable  
des communications de Shell

À la caméra, mon comparse Philippe a obtempéré et je n'ai pas discuté. Cette censure souriante était le contrepoint parfait du paysage et des efforts des pétrolières en ville: lunaire, dévastatrice. La fable démocratique tenait dans ce nuage de soufre.

En suspens.

## ÉPILOGUE

Un an après la sortie de mon jeu documentaire, je suis revenu une dernière fois en ville. Carl, le ramasseur de canettes, continuait à traverser à pied l'autoroute 63, le dos ployant sous son sac de bouteilles; Cus avait perdu ses gants pour de bon, on l'avait retrouvé gelé à mort, puis on l'avait incinéré; le Showgirls faisait toujours salle comble; le casino accueillait son radio-crochet annuel, le Boomtown Idol; Marquisa avait quitté le camping et Richard, le charpentier, la ville; la ministre de l'Environnement de l'Alberta était passée à l'Énergie; certains lobbyistes avaient changé de crèmerie mais pas de camp; et les compagnies continuaient à creuser le sol à l'abri des regards. Seul ou presque, Jim Rogers résistait à sa manière. Le trappeur avait même osé braver la politique sur son terrain. Jim s'était présenté aux élections municipales peu de temps avant mon dernier voyage et avait récolté 10 % des voix.

*Les maîtres de l'industrie et leurs alliés sont les architectes de ce système incroyablement corrompu qui leur assure d'avoir des emplois, d'établir l'ordre du jour, de tirer les ficelles, et c'est le peuple qui paie pour se faire laver le cerveau, être bercé d'illusions et se faire voler. Voilà une démocratie assez triste, n'est-ce pas? Je dirais que cela vient peut-être du grec «démoniaque» et «dé-moquerie», «démocrasse-rie».*

— Jim Rogers

Dans le jeu documentaire, à chaque fin de partie, le résultat était identique et sans appel: les joueurs votaient en masse contre l'exploitation pétrolière et Fort McMurray finissaient toujours en ville fantôme. À l'heure de la dernière poignée de main et de l'ultime balade, sur le site de Bitumount, la toute première mine de pétrole datant des années 1940, abandonnée depuis des siècles, je demandais à Jim ce qu'il pensait de ça, de Fort McMurray ville fantôme de demain. Pour la première fois, Jim prit son temps, comme s'il avait voulu déjouer l'avenir. Il ne riait plus.

*J'ai peur que ce soit presque ça, le plan... Prendre les ressources, en extraire le plus*

*possible, laisser derrière un oléoduc, une équipe très réduite, et mettre la richesse du Canada dans un pipeline pour l'emporter au loin. C'est le marché mondial qui décide ce qui devient une ville fantôme et ce qui devient une ville-champignon. Il n'y a pas de grande richesse ici, à part peut-être dans les poches des barons du pétrole et de leurs larbins.*

— Jim Rogers

Jim avait sans aucun doute raison. Le plan, c'est ça: creuser un trou et s'en aller. Personne ne sait ni quand ni comment. Comme souvent, l'amnésie fera son travail et, en attendant, le pétrole aura gagné par notre complicité à tous. À cet instant, c'est comme si, de la démocratie, il ne restait qu'une façade. Et des ruines.

\*

\* \*

*Fort McMoney est un jeu documentaire produit par Toxa, l'Office National du Film et Arte France. Fruit de trois ans d'enquête, et récipiendaire de très nombreux prix internationaux, il a été réalisé par David Dufresne. Il est disponible depuis novembre 2013 sur [www.fortmcmoney.com](http://www.fortmcmoney.com). La photo de couverture (signée Philippe Brault), qui orne cet ouvrage, est tirée d'une scène de la visite de la mine Shell avec son nuage orange.*

*Nancy Huston*

## ALBERTA: L'HORREUR «MERVEILLEUSE»<sup>[\*]</sup>

VOICI CINQ ANS QUE, de façon inoubliable, dans l'incrédulité et avec des sueurs froides, en lisant un article du *Monde diplomatique*, j'ai entendu parler pour la première fois de l'exploitation des sables bitumineux au nord de ma province natale.

J'avais quitté l'Alberta des décennies auparavant, et cela faisait «longtemps» que je n'y étais pas retournée. Mais les dégâts que l'on inflige à ce paysage en en extrayant des hydrocarbures, et à l'atmosphère terrestre en les brûlant, se produisent à une autre échelle temporelle. Le paysage lui-même ne souffre pas, bien sûr; il en a vu d'autres; il a vu arriver et partir les dinosaures! Notre planète s'est passée de la présence humaine pendant des dizaines de millions d'années et pourrait parfaitement s'en passer encore; à elle, son réchauffement ne fait ni chaud ni froid. En revanche, le mal que nous nous faisons à nous-mêmes est en passe de devenir irrémédiable.

Aujourd'hui, face à l'urgence, me revient en mémoire ce que j'ai dit aux étudiants de l'Université d'Ottawa lorsqu'on m'a généreusement octroyé un doctorat *honoris causa* en juin 2010:

Il ne faut pas croire que la littérature puisse servir à quelque chose dans le monde réel. À arrêter les spoliations, par exemple. À freiner aussi peu que ce soit l'appétit démentiel des hommes dits blancs pour l'enrichissement et le progrès, ou leur capacité à mentir, à trahir et à bafouer les traités qu'ils ont juré de respecter jusqu'à la fin des temps. De nos jours, il s'agit d'exploiter les sables bitumineux de l'Alberta pour en extraire du pétrole que nous pourrions vendre aux États-Unis. La nappe phréatique est polluée? Les Autochtones attrapent des cancers à un rythme effrayant? Aux médecins qui s'en alarment, Santé Canada reproche d'inquiéter inutilement la population et suggère de quitter la province. De toute façon, nous expliquent patiemment les politiciens actionnaires des compagnies pétrolières, on ne peut être tenu de respecter ces traités avec les autochtones, étant donné qu'ils ont été signés avant 1905, quand l'Alberta

n'était pas encore une province... Vóyez un peu l'inutilité de la littérature. Dans *Cantique des plaines*, le seul de mes romans à avoir l'Alberta comme toile de fond, et je dirais même comme héros, j'évoque la tragédie qu'a représentée la rencontre des peuples autochtones et des Européens. J'emploie à dessein le mot de tragédie, qui désigne autre chose qu'un événement malheureux ou regrettable et implique que cela ne pouvait pas bien se passer, qu'il n'y avait pas de bonne issue possible à cette rencontre. Du moment que l'un des peuples avait le *progrès* chevillé au corps et abordait le nouveau continent avec une approche matérialiste, utilitaire, d'exploitation, l'autre peuple – qui vivait dans un temps cyclique – ne pouvait que perdre et se laisser soumettre. J'aurais beau faire des recherches approfondies, camper un *deuxième* roman en Alberta – dans le cadre, cette fois, des lacs de rétention créés par l'exploitation des sables bitumineux, ces soupes toxiques qui portent atteinte à la beauté de ma province, tuent ses oiseaux et infligent à ses habitants humains, surtout à ceux des Premières Nations, des dégâts visibles, mesurables, irréversibles – cela ne ralentirait pas d'un iota la destruction en question. La littérature a ses pouvoirs et sa magie, elle peut nous aider à vivre et à faire sens de notre vie... mais *le* pouvoir s'exerce ailleurs, et exige parfois de nous des gestes d'une autre nature. En tant qu'écrivaine, je dois bien me rendre à l'évidence, je ne peux pas faire grand-chose pour mon pays natal.

Quatre ans plus tard, au mois de juin 2014, en vue justement de camper un deuxième roman en Alberta, j'ai visité la région dévastée de l'Athabasca en compagnie de deux proches: le peintre suisse Guy Oberson et le géographe et poète québécois Jean Morisset. Nausée et colère m'ont étranglée du matin au soir et, le dernier jour de notre séjour, à Fort Chipewyan, j'ai rédigé d'une seule traite le texte «Alberta: l'horreur "merveilleuse"». Je tenais justement à l'écrire pendant que j'étais sur place, pour rester dans le registre des émotions fortes. Ce n'est certes pas le registre de la romancière, en revanche c'est celui de la femme, de l'Albertaine, de la citoyenne de la planète que je suis.

Ce texte est donc un document «brut» sur le monde de «brutes» que les compagnies pétrolières ont mis en place pour extraire du «brut».

Un cri du cœur, en quelque sorte.

\*

\* \*

Je suis chez moi, et hors de moi.

En encourageant le développement à outrance des industries pétrolières albertaines, Stephen Harper, le chef d'État du Canada, met l'humanité en péril. L'humanité de ma province natale, et l'humanité tout court.

Les installations pour extraire le bitume des sables autour de la ville de Fort McMurray, dans le nord-est de l'Alberta, sont l'entreprise humaine la plus importante à la surface de la Terre. À long terme, le potentiel pétrolier de ces sables est estimé à 170 milliards de barils extractibles, soit suffisamment pour nous nourrir en or noir, au rythme insensé où nous le consommons, pendant deux siècles et demi encore.

La manière de nommer ces installations vous oblige déjà à vous en montrer solidaire: la majorité des Albertains a adopté le terme officiel de *oil sands* (sables pétroliers); seuls les mauvais coucheurs écolos persistent à les appeler *tar sands* (sables bitumineux). Mais ce que l'on extrait des sables, grâce à différentes techniques coûteuses en énergie et très polluantes, est bel est bien du bitume; pour transformer en pétrole cette substance gluante, puante et extrêmement corrosive, il faut encore l'acheminer jusqu'à des raffineries en Chine, au Texas ou au Québec par le truchement de pipelines tentaculaires et forcément fuyants; ainsi les portions de la nappe phréatique épargnées par la fracturation hydraulique pourront-elles être empoisonnées à leur tour.

Utilisées parcimonieusement par les autochtones pour colmater leurs canoës, appréciées dès la découverte de ces territoires par les Européens au XVIII<sup>e</sup> siècle, exploitées à une échelle modeste dès les années 1970, ces vastes réserves ont déclenché depuis 2000 un vrai délire de développement industriel. Suncor et Syncrude, Shell Chevron Marathon, Cavalier, Teck Bp, CNRL, Imperial Exxon, Southern Pacific, Cenovus, Grizzly, Koch, PetroChina, Stone, Total... des dizaines de compagnies s'arrachent des parts du gâteau. La population de Fort McMurray, son épiceutre, est passée ces dernières années de 10 000 à 100 000 et c'est

sans compter la «population de l'ombre» de 50 000 personnes (des hommes pour 83 %) concentrée dans des camps de travail près des sites d'exploitation.

## PAS DE CRISE ICI

«Vous avez déjà entendu parler des effets de la crise de 2008 au Canada?» nous demande le jeune Marocain né à Meknès qui, dans un centre commercial à Fort McMurray, tient avec quelques amis libanais le... Havana's Café. Après nous avoir préparé des *latte* délicieux, dont le motif géométrique lait-moka à la surface sera ce qui, de tout notre séjour ici, ressemblera le plus à une œuvre d'art, il prend une pose devant une photo du Che et fait mine d'allumer un gros cigare cubain. «Pas de crise ici!» Lui-même vit à «Fort McMoney» depuis sept ans et ne se voit pas rentrer chez lui de sitôt: en effet, comment trouver au Maroc un emploi qui vous rémunère à 20 dollars de l'heure?

Pendant l'hiver aussi rigoureux qu'interminable dans ces latitudes (de septembre à avril), la température descend parfois jusqu'à -50 °C. Il se trouve que nous sommes au mois de juin, un des rares mois à peu près cléments de l'année; les jours sont ensoleillés et le temps doux, ce sont des jours de semaine, en pleine période scolaire... or les rues de Fort McMurray restent désertes. Cent enfants naissent ici chaque mois, mais ils voyagent apparemment en voiture comme tout le monde car on a beau sillonner la ville, on ne voit ni poussette ni vélo, encore moins de jeunes piétons... Les parcs et les terrains de jeux sont aussi vides que les rues.

La comparaison avec la ruée vers l'or est galvaudée mais juste: les gens viennent de loin (en l'occurrence des Philippines, de la Chine, de la Syrie, du Maghreb... sans oublier un important contingent des provinces de l'Est canadien, Terre-Neuve surtout mais aussi le Québec) pour s'enrichir rapidement. Et, comme dans les villes du Klondike à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'absence de réelle communauté fait des ravages. Fais ce qui te plaît et paie et paie et paie, répète la ville à chaque coin de rue. Tous les accoutrements de l'humanité sont réunis, mais il en manque l'essence,

à savoir un certain don pour vivre ensemble. Certes, partout en Amérique du Nord on peut trouver, se jouxtant dans un même centre d'achats, de mauvais restaurants chinois, mexicains et italiens, des supermarchés, stations d'essence et laveries automatiques; le problème c'est qu'ici, outre les maisons et blocs d'appartements plus ou moins cossus, à pelouse parfaite et à garage géant, la ville semble ne comporter *que* des centres d'achats, émaillés de quelques hôtels, motels et banques. On vient d'échafauder un «centre culturel» sur une île au milieu de la rivière Athabasca qui sillonne la région; toutes les distractions possibles et imaginables y sont réunies: terrains de foot, piscines, bibliothèques, gymnases, arènes, pistes d'athlétisme... Mais les librairies sont désolantes et les galeries d'art proposent des kits de courtpointes avec motifs de grands camions.

## MOTS ET MAUX

L'omniprésence de mots positifs souligne l'absence grave de communauté. «*Be Unique!*» hurlent des panneaux d'affichage le long de la rue Franklin, axe principal de Fort McMurray, car ici les gens sont tous traités de la même manière et tous se sentent seuls. *Moineaux! Étoiles de cristal! Aurores boréales!* Les mots bucoliques masquent avec cynisme la destruction massive de la nature. *Sommet! Quête! Éden pur!* Les noms de marque exaltants nient la bassesse irréparable de ce qui se passe ici, un viol de la terre qui empoisonne les eaux et les airs de manière irréversible. *Delicious Food!* On a besoin de sucres et de matières grasses – la nourriture est donc grasse et sucrée, indigérable et coûteuse. *Atmosphere! Feeling!* La malbaïse est à l'image de la malbouffe, ce que reflète parfaitement le taux de syphilis à Fort Mac, le plus élevé de tout le Canada.

Comme partout où les hommes se trouvent en surnombre et seuls, les femmes économiquement désavantagées viennent à la rescousse: l'annuaire de Fort McMurray propose 10 pages de services d'escorte; un site internet contient 2000 petites annonces d'hommes, précisant en quelques formules brutales la prestation sexuelle désirée. (Et dire qu'après les avoir incités à partir vivre à plusieurs milliers de kilomètres de leur épouse ou bonne amie, M. Harper prévoit de pénaliser ces hommes quand il cherchent un peu de réconfort! Il est vrai que l'État pourra s'enrichir encore un peu plus, grâce à l'argent de leurs amendes). Les couloirs de l'université sont vides, mais la boîte où les «girls» se succèdent en danseuses strip-teaseuses, avant de s'éclipser ouvertement avec les clients pour une brève étreinte tarifée, est le seul lieu de la ville où, tous les soirs, il y a foule.

## ***BIG IS BEAUTIFUL***

Mais le mot clé, le mot central, le maître mot incontournable de ma province natale depuis quelque temps, est un mot tout petit, à trois lettres seulement: B – I – G. En français, «grand» est incapable de rendre l'arrogance et la vulgarité de ce mot que l'on entend claironner à tout bout de champ en Alberta. De toute évidence, c'est lui qui a été asséné ces dernières années jusqu'à ce qu'il devienne une valeur incontournable pour la population. «La taille, ça compte!» proclame une chope géante que l'on peut acheter n'importe où à Fort McMurray. Oublié le «*small is beautiful*» des années 1970. En clair, «*big is beautiful*» dorénavant. Plusieurs de mes connaissances ici qualifient les mises en garde des environmentalistes d'«hystérie de masse» et les croient orchestrées par l'Arabie saoudite, soucieuse de préserver son monopole du marché du pétrole.

«Quand les gens perdent leur énergie créative, dit Jean Morisset, ils préfèrent se laisser manipuler.» Jour après jour, c'est ce que je constate en ce moment dans mon Alberta natale, et c'est terrifiant. Les gens sont persuadés d'avoir choisi librement l'enrichissement personnel comme seul but dans la vie. Peu de dissidents en vue, pas de Pussy Riot, pas de Dixie Chicks – car, regardez autour de vous: chez nous, personne ne souffre! Tout va bien! Le régime n'est pas oppressif! La croissance bat son plein! Et de toute façon, l'homme est si ingénieux qu'il trouvera toujours une solution aux problèmes qui se présentent. Les résultats de notre ingéniosité se font en effet sentir partout. Le mode de vie albertain est si confortable, les preuves de la puissance albertaine si patentes, que les gens ont réellement du mal à s'imaginer confrontés un jour à un désastre.

De plus, étant donné que dans les vastes paysages albertains les ressources semblent infinies, on ne voit vraiment pas l'intérêt de faire

attention à leur conservation. Non: force, brutalité, bruit, gaspillage; après moi le déluge. Nous sommes là dans le prolongement de l'attitude pionnière de l'époque de la découverte. Pour la majorité des Albertains, l'écologie semble être un non-sujet, ou alors un sujet pour femmelettes. On ne croit apparemment pas qu'il y ait un problème de pollution, ou du moins que cela nous concerne. Chaque repas engendre quantité de déchets en plastique et en polystyrène non biodégradables. Les hommes roulent partout en pick-up, en SUV, en grosse moto, en faisant bien vrombir le moteur pour que tout le monde sache qu'ils sont là; ou plutôt, pas *eux* exactement, mais leur véhicule. Plus j'y réfléchis, plus il me semble que les camions, grues et autres engins des mines bitumineuses sont en passe de devenir les symboles sacrés de la nouvelle virilité qui voit le jour en Alberta. On les voit partout sur les calendriers et les affiches, dans les bureaux et les magasins: icônes religieuses et sexuelles qui remplacent ici tant la Vierge Marie que la *pin-up*, et incarnent tous les fantasmes de puissance. Le mâle humain, en quelque sorte, sans les faiblesses de l'humanité.

«*How big is it?*» demande, en une litanie lancinante, la vidéo diffusée au Centre de découverte des sables pétroliers à Fort McMurray. C'est la seule question qui pourrait vous venir à l'esprit ici, n'est-ce pas? *C'est grand comment?* Difficile de ne pas penser aux concours dans les vestiaires de garçons: *C'est grand comment?* On vous souffle la question si souvent qu'à la fin vous désirez la réponse, et ne songez pas à poser d'autres questions. *Le nec plus ultra*, c'est le camion 797-LNG, si abondamment loué qu'il finit par prendre des airs divins. «Le camion le plus grand du monde, scande le film de propagande, haut comme un immeuble de deux étages! Chargé, il pèse 625 tonnes, soit davantage qu'un Boeing 747! Il vaut entre 4 et 6 millions de dollars *sans* les pneus, et chacun de ses pneus vaut entre 60 000 et 70 000 (tu peux faire le calcul?). Il peut écrabouiller un pick-up sans même s'en apercevoir, comme un éléphant une fourmi! On doit le faire venir dans le Nord en

pièces détachées et l'assembler sur place. Ici il peut rouler, car ici les autoroutes ont cinq fois plus de résistance qu'ailleurs.» Eh ben! comment ne pas être impressionné? En grimpant dans le car touristique pour visiter les installations pétrolières, on se surprend à espérer en apercevoir au moins un. Un peu comme le capitaine Achab, dont le regard balaie l'horizon à la recherche de la baleine blanche légendaire.

## BALADE SOURIANTE DANS UN PAYSAGE SINISTRÉ

J'étais mal à l'aise dès notre arrivée au Centre de découverte, car on a été accueillis par une de ces jeunes femmes que l'on semble avoir ou clonées ou fabriquées en usine (amenées en pièces détachées et assemblées sur place?). Toutes ont la même voix haut perchée, dégoulinante d'un enthousiasme factice. Celle-ci me dit carrément «merveilleux» au lieu de bonjour, et j'ai le désir presque irrésistible de lui tapoter sur l'épaule et de dire: «Pardon... y a-t-il quelqu'un là-dedans?» Au cours de la visite qui durera quatre heures, son pépiement strident est scandé de tant de «magnifique» et de «merveilleux» que, malgré l'extrême laideur des paysages qui s'étalent à l'infini sous nos yeux, malgré la puanteur, les indices flagrants de pollution et de destruction massives, on finirait presque par se croire au paradis. «Voici notre magnifique colline des super tests», «Regardez, ils ont fait les travaux pour élargir notre merveilleuse autoroute...», «Il n'y a pas de déversements dans notre magnifique rivière...», «Pour revenir à notre merveilleuse discussion sur la tourbière...»

Au cas où on se serait fait du souci pour les oiseaux, rongeurs, cervidés, etc., qui peuplaient naguère encore ce vaste territoire aujourd'hui dépouillé de ses arbres, de sa tourbière et de ses sols en surface (que l'on désigne par le terme étrange de *overburden*, «accablement», comme si cela lui avait pesé, à la terre, de porter ces couches superflues, et qu'on lui avait rendu service en l'en délestant), au cas où on aurait lu des statistiques sur l'empoisonnement de la nappe phréatique, l'extinction des espèces, les poissons monstrueux, les autochtones souffrant de maladies respiratoires ou de cancers rares, on nous montre que tout va très bien, madame la marquise, car Suncor et

Synchrude sont des compagnies... *vertes*! D'abord, il suffit de voir les merveilleux étangs de rétention (pas des *lacs* de rétention, des *étangs* de rétention, c'est rien que de jolis petits étangs, vous voyez bien), pour constater que nous avons à cœur le bien-être et le bonheur de nos animaux. Pour dissuader les oiseaux de s'y poser, on a placé à intervalles réguliers des épouvantails en plastique rouge, et on diffuse de la merveilleuse musique classique, des merveilleux coups de canon et des merveilleux bruits de la jungle (en alternance? ou selon les préférences des oiseaux? ce n'est pas clair).

## ARBRES MORTS

Mais ce n'est pas tout: dès qu'un site a été vidé de son bitume, on le rend à la Nature! Oui! on stocke soigneusement tout ce qu'on a enlevé et on le remet dans l'ordre: sables, «accablement», merveilleuse tourbière... puis on plante dessus des arbres. On ajoute carrément quelques arbres morts pour les oiseaux car les oiseaux adorent se percher sur les arbres morts, le saviez-vous? Regardez cette merveilleuse forêt réhabilitée! Vous ne voyez pas d'animaux, vous dites? Oh, mais c'est qu'ils *se cachent*, les coquins. (Des panneaux demandent aux visiteurs: «Si vous étiez un petit rongeur, où vous cacheriez-vous dans ce paysage?») Et ils ont peur des humains, naturellement. Du reste, si nous en apercevons, nous allons klaxonner et il vous faudra revenir dare-dare à notre car merveilleux pour ne pas les effaroucher, d'accord? Allez, on y va!

Paysage artificiel, mort, terrifiant, créé non pour les animaux mais bel et bien pour les touristes, entouré de hautes cheminées qui crachent 24 heures sur 24 de la fumée empoisonnée («95 % de vapeur et 5 % d'émissions», pépie la guide, «Émissions de quoi?») demandé-je; «Bitume et pétrole», me répond-elle; si j'étais un petit rongeur, c'est certain, je détalerais à mille lieues de là.

Deux heures après la fin de cette visite touristique, nous montons dans un minuscule avion qui nous conduit à Fort Chipewyan, village indien à l'embouchure de la rivière Athabasca où se déversent depuis de longues années tous les déchets des compagnies pétrolières. En route, nous survolons l'ensemble des installations qui couvrent un territoire grand comme l'État de la Floride. Nous voyons des lacs de rétention cent fois plus grands que ceux que l'on nous avait montrés pendant la visite, cette fois sans le moindre épouvantail ni canon de la jungle classique pour rediriger les oiseaux. Et, arrivés à Fort Chipewyan, nous trouvons un

village silencieux, beau et désespéré. Quasiment tout le monde ici est ou a été employé par l'industrie pétrolière, car c'est aujourd'hui le seul employeur de la région.

## TRINITÉ SACRÉE

Les compagnies pétrolières possèdent la province, le pays, le monde. À ceux qui ne trouvent pas d'emploi à l'est du Canada, on dit: mais non, vous n'avez pas droit aux allocations de chômage, car il y a pléthore d'emplois disponibles... dans l'Ouest. On définit le but de la vie: l'argent, et le moyen d'y parvenir: le pétrole. Tout le monde est prié de se prosterner devant la Sainte Trinité *Big-Money-Oil*. Impossible d'y échapper. Les maisons coûtent cher, l'éducation coûte cher, les jeunes hommes sont endettés avant même d'avoir commencé à vivre, ils travaillent dans les sables 12 heures par jour, 14 jours d'affilée (plus, s'ils savent conduire une grue); les 7 jours suivants, ils rentrent se reposer à la maison... si par chance celle-ci ne se trouve pas à l'autre bout du monde. Ils engendrent des enfants qu'ils ne voient pas, et pour financer les études de ces enfants ils sacrifient leur jeunesse et leur santé. La compagnie ne s'occupe que de leurs besoins physiques les plus basiques: manger, éjaculer, dormir. La télévision s'occupe du reste.

Tout au long de la visite organisée par le Centre de découverte, je pensais aux villages «Potemkine» en carton-pâte, montrés à l'impératrice Catherine II pendant sa tournée en Crimée en 1787, pour lui dissimuler la pauvreté du pays. Je pensais aux usines modèles montrées à Jean-Paul Sartre et à Simone de Beauvoir pendant leurs visites de l'Union Soviétique dans les années 1950, pour émousser leur curiosité au sujet des goulags. Je pensais à Terezín, le camp modèle près de Prague, où l'on amenait les visiteurs de la Croix-Rouge pour les rassurer quant au sort que subissaient les juifs, Polonais et communistes déportés par les nazis.

On pourrait estimer exagéré, voire absurde, de comparer l'exploitation des sables bitumineux albertains aux scandales du régime

tsariste dans la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle, pour ne rien dire des projets d'extermination nazis ou soviétiques. Mais ce n'est pas exagéré. Les industries pétrolières en Alberta sont déjà responsables des deux tiers des émissions de gaz à effet de serre de tout le Canada, et elles sont en expansion constante. C'est à cause d'elles que le Canada refuse de signer le protocole de Kyoto, à cause d'elles que Harper insiste pour supprimer de la nouvelle proposition énergétique de l'Union européenne la clause exigeant que les raffineurs rapportent leurs niveaux de CO<sub>2</sub> (107 grammes dans le bitume, par contraste avec 93,2 grammes dans le brut conventionnel).

Selon toutes les prévisions sérieuses, si le président Obama approuve la construction du pipeline Keystone XL, au mépris du Sénat qui s'y est opposé en novembre 2014, la quantité de gaz à effet de serre lâchée dans l'atmosphère fera grimper la température de la Terre d'encore 0,5 °C. Mais Obama lui-même a été élu grâce aux compagnies de pétrole, et on ne lui permettra jamais de l'oublier. Il n'y a pas de sauveur possible dans la mesure où, partout dans le monde, la puissance politique dépend du dieu pétrole.

## CONCEPTIONS ANTINOMIQUES

Dans son roman intitulé *Dans le grand cercle du monde*, le romancier métis ontarien Joseph Boyden invente un personnage féminin du nom de Gosling, dont les mots reflètent bien notre situation. «Ils se voilent la face, dit-elle, parce qu'ils ne croient pas pouvoir emprunter un autre chemin que celui sur lequel ils sont engagés. Ils s'imaginent que la rivière coule en ligne droite.» Ce roman magistral explore deux manières de concevoir l'univers. Celle, moderne, de l'homme blanc, qui divise l'âme du corps et l'humain de l'animal, prône la maîtrise, la domination, l'exploitation et l'asservissement de la nature, divinise la technique et sacralise l'individu au détriment du groupe. Et celle, traditionnelle, des peuples américains autochtones, qui décrit l'humain comme faisant partie intégrante de la nature, préconise une interaction respectueuse entre les humains et les autres formes de vie terrestre, tant végétales qu'animales, et affirme que, sans le groupe, l'individu ne peut se constituer.

Ces conceptions antinomiques de la réalité humaine s'affrontent dans les deux Amériques depuis cinq siècles; la première a presque entièrement brisé et anéanti la seconde. Boyden montre en outre à quel point l'évangélisme a ouvert la porte au capitalisme – à quel point étaient solidaires, dans leur mépris de la Terre, les missionnaires et les commerçants/conquêteurs. Or, à plusieurs égards, la conscience écologique contemporaine rejoint la philosophie amérindienne, surtout concernant la place qu'occupent les humains dans l'univers. Aujourd'hui pour la première fois, en raison des ravages provoqués par le capitalisme sauvage et son rejeton le néolibéralisme, les gens sont obligés de réfléchir à la destinée humaine dans son ensemble, et pas seulement à leur destinée nationale.

Comme l'écrit de manière persuasive Samuel Avery dans *The*

*Pipeline and the Paradigm*<sup>[7]</sup>, tout comme à la Renaissance on a été amené à renoncer au modèle géocentrique de l'univers et à le remplacer par le modèle héliocentrique, nettement moins «intuitif», il nous faut aujourd'hui changer à nouveau de paradigme, et reconnaître que l'économie dépend de l'écologie et non l'inverse. Car la Terre est notre maison à tous et, si nous persistons à la bousiller, il n'y aura plus ni pays riches ni pays pauvres, ni profits ni pertes à la Bourse, ni science ni art, ni musique ni religion... plus rien du tout. Il faudrait retrouver, et enseigner à nos enfants, la vraie histoire de notre pays. Il faudrait redécouvrir la possibilité de percevoir le monde autrement que comme une source d'enrichissement. Et, très important, il faudrait que les hommes apprennent à vivre avec plus de bonheur dans leur corps, à voir en lui autre chose qu'un camion plus ou moins performant.

Oui: nonobstant la palette des attitudes albertaines – qui, hormis les écologistes bien minoritaires, semble aller de l'indifférence à la résignation en passant par l'enthousiasme –, c'est bel et bien l'avenir de l'espèce humaine sur Terre qui se joue aujourd'hui en Alberta.

---

[\*] Une première version de ce texte est parue à l'été 2014 dans les pages des quotidiens *Le Monde* (14 juin 2014) et *Le Devoir* (17 et 18 juin 2014).

[7]. Samuel Avery, *The Pipeline and the Paradigm: Keystone XL, Tar Sands, and the Battle to Defuse the Carbon Bomb*, Washington, DC, Ruka Press, 2013.

*Naomi Klein et Nancy Huston*

# LA POLITIQUE DE LA TERRE BRÛLÉE — DIALOGUE<sup>[\*]</sup>

NANCY HUSTON: Une des choses qui m'ont effrayée lors de mon voyage et séjour à Fort McMurray en juin 2014, c'est ce qui m'est apparu comme la dévaluation de l'intellect et la disparition de l'art sous toutes ses formes. Dans le fond, l'art est perçu non comme un besoin humain fondamental, mais comme une «fioriture», une chose superflue... Je me suis rendu compte à quel point je tiens aux nuances, à l'ironie, à la distance, à la complexité, à la contradiction... toutes choses qui ont caractérisé l'art humain depuis des millénaires et qui, de nos jours, dans le nord de l'Alberta voire au Canada plus généralement, ont tendance à disparaître.

NAOMI KLEIN: Je comprends ce que tu veux dire, mais il me semble que la culture albertaine est en pleine mutation. C'est intéressant. Je voyage depuis six semaines pour promouvoir mon nouveau livre sur le changement climatique, et partout on m'a posé la question: «Que va-t-il se passer quand vous irez en Alberta?» J'avais deux conférences programmées en Alberta, l'une à Edmonton et l'autre à Calgary; j'en avais discuté à l'avance avec des journalistes et ils m'avaient demandé: «Vous n'êtes pas inquiète à l'idée de venir en Alberta? Les gens vont vous en vouloir...» Eh bien, Nancy, la chose étonnante, c'est que ces conférences, et en particulier celle d'Edmonton, ont été parmi les moments les plus beaux et les plus forts de toute la tournée. J'ai été rassurée par ce que j'ai perçu comme un profond désir de changement. À Calgary, j'ai eu plus le sentiment d'une «déconfiture», que les gens

étaient très perturbés par le tournant qu'ils avaient pris. Je suis repartie en me disant: «Bon, tout n'est donc pas perdu.» Certes, c'est un auditoire particulier qui vient à ce type d'événement, mais j'avais déjà fait des conférences en Alberta, et là c'était réellement différent. Quand j'ai parlé à Edmonton, deux leaders autochtones sont venues me rejoindre sur l'estrade: Crystal Lameman de la nation crie du lac aux Castors, et Melina Laboucan Massimo du pays cri Lubicon. Crystal a parlé des procès qu'intente actuellement son peuple contre les gouvernements canadien et albertain pour des milliers de violations de traités, en raison de l'impact sur leurs terres des infrastructures de pétrole et de gaz. Melina a parlé d'une initiative à laquelle elle participe pour amener de l'énergie renouvelable aux gens des Premières Nations albertaines pour qu'ils ne soient plus forcés de prendre des emplois dans l'industrie extractive. Nous parlions devant un public de peut-être 1 300 personnes et elles ont donné à Melina et Crystal l'ovation debout la plus chaleureuse que j'aie jamais vue. C'était un moment bouleversant. Nous avions tous l'impression que quelque chose était en train de changer.

HUSTON: Ça s'est passé où?

KLEIN: C'était dans le cadre d'un festival littéraire au Winspear Centre, une très belle salle à Edmonton, connue plutôt pour ses concerts. Ah, c'était quelque chose! D'accord, ce n'est pas Fort McMurray. Mais, en gros, tous les gens qu'on croise à Edmonton, s'ils n'ont pas eux-mêmes un emploi lié à l'industrie, ont un membre de leur famille qui travaille à Fort McMurray.

HUSTON: À Fort Chipewyan aussi, il nous a semblé que la majorité de la population était liée à ces industries. Le chauffeur de taxi autochtone qui nous a amenés en ville depuis l'aéroport travaillait dans un des sites d'extraction (c'était sa semaine de congé), et l'homme qui tenait notre B

& B avait passé toute sa vie dans les mines et était accroché en permanence à un respirateur...

Es-tu entrée dans une librairie à Fort McMurray?

KLEIN: Non... mais je suis entrée dans un magasin d'alcool!

HUSTON: Il existe bien quelques librairies, mais celles qui vendent de vrais livres sont totalement vides, et celle de Keyano College, seule université de Fort Mac, ne vend que des survêtements de sport et des manuels, pas un seul roman. Mon compagnon et moi avons fait ce voyage en compagnie d'un ami métis du Québec, le poète et géographe Jean Morisset. Pendant que je visitais divers centres d'accueil pour femmes à Fort McMurray, les deux hommes sont partis à la recherche de galeries d'art. Dans la seule qu'ils ont trouvée, ce qui était proposé était des courtelines à motifs de camions et de pelles excavatrices. C'est l'une des choses qui m'ont le plus impressionnée là-haut: la manière dont ces machines ont pénétré la psyché humaine. En clair, on peut rendre prestigieux à peu près n'importe quoi! À mon sens, ces questions d'iconographie sont importantes. À Moscou, il y a quelques années, j'ai été frappée par le fait que les icônes représentant Jésus, Marie et les saints s'étaient muées d'abord en Marx, Engels, Lénine et Staline (dans les villes et chez les gens, on trouvait leurs portraits *exactement aux mêmes endroits*), ensuite en noms de marques occidentales: Gucci, McDonald's, Zara, Burger King... C'est cela qui attrape le regard des gens, c'est à cela qu'ils commencent à s'identifier. De nos jours, on peut suivre la même évolution iconique en Chine: d'abord la religion (Bouddha), ensuite la politique (Mao), enfin le commerce (The Gap). J'ai lu l'autre jour qu'une plus grande partie de la population mondiale reconnaît le M de McDonald's que la croix chrétienne.

KLEIN: Je ne savais pas ça – c'est impressionnant! Tu as raison, le culte

des gros engins à Fort Mac est en effet quasi religieux. On a discuté avec des gens qui avaient des vedettes à moteur, des jet-skis, des berlines à traction intégrale, deux camions – tu sais, de ces camions qui *surgissent*, littéralement, dans ton rétroviseur... Ils conduisaient leur méga-pick-up pour aller au boulot, et leur boulot consistait à conduire un camion encore plus monstrueux – un de ces camions à benne hauts comme un immeuble de trois étages... Oui, il est évident que dans la culture de Fort Mac, il y a un fétichisme du camion, du gros engin. Mais il me semble aussi que Fort Mac n'est qu'une version très exagérée et très condensée du rêve américain. C'est la maison de banlieue avec ses camions géants dans le stationnement, sans parler du garage rempli d'autres véhicules à hydrocarbure, des véhicules récréatifs... et, dans la cour arrière, la zone sacrifiée: on *bute* contre cette mine gigantesque à ciel ouvert. Comme tu sais, c'est ça notre culture... mais en général c'est mieux réparti, mieux caché! Notre culture est fondée sur le fait qu'il existe au loin des zones sacrifiées qui rendent possible notre mode de vie – mais à Fort Mac tout est fourré ensemble au même endroit et s'étale là, sous vos yeux!

HUSTON: Et dans la mesure où les hommes qui y travaillent viennent d'un peu partout dans le monde et n'ont pas forcément de langue en commun, les messages y sont condensés aussi, réduits au plus petit dénominateur commun. Je ne sais pas si tu as vu les mêmes panneaux publicitaires que moi là-haut: «*Be Unique!*» «*Be Yourself!*» parfois le simple mot «*Be*» tout seul. À la fac j'ai pris des photos des petits panneaux «*Be*» qui courent le long des tableaux d'affichage dans le corridor. C'est le seul mot dont on peut être certain que tout le monde le comprend, le premier verbe qu'on acquiert lorsqu'on prend un cours d'anglais.

Ces lieux sont gérés comme si les gens n'avaient que les besoins de survie les plus basiques: nourriture, logement, instruction minimale, sexe. Alors, *soyez, soyez, soyez*, nous nous occupons de tout! Mais ils oublient que les humains ont aussi besoin de sentir qu'ils appartiennent à une

communauté, font partie d'une histoire, ont des choses à partager ici et maintenant. Ces besoins sociaux se trouvent réduits à ce que vont dicter et décider les entreprises employeuses. En tant que résident d'un camp de travail, vous aurez la télé dans votre chambre, le WiFi, des jeux vidéo, vous pourrez jouer au ping-pong, il y aura une cafétéria et, à votre jour de congé, vous pourrez aller en ville voir des danseuses exotiques dans un club de strip-tease. Ainsi, vous aurez vos calories et votre orgasme, à condition d'accepter ce qui doit être l'une des cultures humaines les plus primitives qui aient jamais existé sur la planète Terre.

KLEIN: Il faut faire la distinction entre la culture des camps de travail et celle de Fort McMurray. En fait, personne ne fait semblant de croire que les gens *vivent* dans les camps de travail. Ceux-ci sont intrinsèquement transitoires. Ce n'est pas un chez soi, c'est comme le croisement d'un hôtel et d'une base militaire. J'ai regardé beaucoup de vidéos à ce sujet – et c'étaient des films de *recrutement*, qui cherchaient à en donner la meilleure image possible. Il y en a qui ont un café Starbuck's au lieu d'un Tim Horton's, d'autres qui ont des gymnases incroyables et de chouettes salles de cinéma. Ça m'a rappelé la manière dont l'armée s'est transformée quand le gouvernement américain s'est mis à sous-traiter à Halliburton la gestion de ses bases. Halliburton a fait construire des bases franchement chics, qui ressemblaient un peu à des «communautés fermées». Elles avaient de superbes gymnases, des cinémas, des McDo... c'est réellement à cela que ressemblent ces camps!

HUSTON: Avec aussi, dans les deux cas, des femmes que l'on amène en avion, tant aux bases de Halliburton en Irak qu'aux camps de travail près de Fort McMurray. J'ai entendu le témoignage direct d'une personne qui travaille avec des prostituées à Edmonton, au sujet d'une femme qui, alors qu'elle se tenait à son coin de rue habituel, a été abordée un beau jour par deux messieurs des compagnies pétrolières. Ils lui ont proposé

de monter passer la soirée dans un camp de travail, en amenant une amie. Chacune a été payée mille dollars; elles ont trouvé que c'était une bonne affaire.

KLEIN: Mais le caractère *impermanent* de tout cela est très important. «Nous ne sommes pas vraiment là, ceci n'est pas ma vraie vie. Ma vraie vie est à St. John's ou à Vancouver ou à Buenos Aires, etc.» Cette culture de *l'impermanence intense*, très caractéristique des industries du pétrole et du gaz, fait partie de ce qui permet aux gens de faire le travail qu'ils font. Ce n'est pas chez eux, ils ne vont pas rester là. Les horaires de travail, c'est en général: plusieurs mois au boulot, plusieurs mois chez soi. Quand tu es là, tu n'es *que* travail, et tu te racontes que ta vraie vie est ailleurs. Un sondage cité dans le livre d'Andrew Nikiforuk sur les sables bitumineux<sup>[8]</sup> montre que «98 % de ceux qui travaillent là-haut ne projettent pas d'y prendre leur retraite». De façon consciente, ils ne vont pas vivre avec les conséquences de ce travail.

HUSTON: En ce sens c'est tout à fait la mentalité de la ruée vers l'or.

KLEIN: Très juste. Donc Fort Mac est différent des camps de travail dans la mesure où il s'agit d'une impermanence à plus long terme. «Bon, j'ai un plan biennal ou triennal ou quinquennal...» C'est ainsi que les gens parlent du temps qu'ils passent là-haut: presque comme d'une peine de prison. J'avais le sentiment que c'était un drôle de mélange entre la culture carcérale ou militaire et les vacances du printemps. Alors le plan des six mois, c'est: «Je mets de côté 50 000 dollars, puis je pars.» Et le plan biennal, c'est: «Je mets de côté 200 000 dollars, puis je pars et rembourse mon hypothèque.» Un homme qu'on a croisé là-bas nous a raconté l'histoire (peut-être apocryphe) d'un groupe de travailleurs qui, un beau matin, arrivent sur le site et ne trouvent pas leur directeur. Ils le cherchent partout et finissent par trouver un petit mot dans sa chambre:

«Ça y est, j'ai fait mon million, ciao!» Et il y a quelque chose de profondément tragique dans le clash entre l'impermanence innée de l'industrie du pétrole et du gaz (une main d'œuvre sans racines dans ce lieu) et les gens des Premières Nations, dont les racines remontent à des milliers et des milliers d'années et qui ont une connaissance intime de cette terre. La rencontre entre ces deux cultures est explosive et douloureuse.

HUSTON: Je pensais aussi à la condescendance dont témoignent beaucoup de gens envers les écologistes et les Autochtones. Je me suis dit que le terme de *tree-huggers*, que l'on entend souvent employer là-haut pour ridiculiser les écolos, rappelait celui de *nigger-lovers* pendant le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis. Ces termes impliquent que c'est une faiblesse de sympathiser avec les arbres ou les Noirs, que ceux-ci ne méritent *pas* d'être aimés ni embrassés, et qu'en fait, nous devrions les remettre à leur place ou les abattre! J'ai vu un court-métrage dans lequel une certaine Julia Butterfly, qui a passé deux ans de sa vie dans un séquoia pour l'empêcher d'être abattu, parle du concept de *throwing away* («jeter») en nous rappelant qu'en réalité, il n'y a pas de *away*! Elle a interrogé des personnes de différentes origines autochtones en Amérique du Nord pour savoir s'il existait dans leur langue des mots pour «recyclage», «réutilisable», «élimination de déchets» et ainsi de suite... Or ces mots n'existaient tout simplement pas! Pour eux, c'était évident qu'il n'y avait pas de *away*. Tout ce qu'ils utilisaient était remis en circulation; on n'avait même pas besoin du *concept* de recyclage!

KLEIN: En effet, cette idée de *away* – l'idée que les choses disparaissent dès qu'on cesse de les voir – est imbriquée à la mécanique même de l'extraction minière. L'un des principaux argumentaires de l'industrie du pétrole et du gaz en ce moment est le suivant: «On ne creuse plus

beaucoup de ces horribles mines à ciel ouvert, où tout le monde peut voir à quel point il s'agit d'un processus violent, destructeur et polluant. La terre n'est plus écorchée vive.» En fait ils le font encore, bien sûr, mais de nos jours, la majeure partie de l'expansion est dans les mines *in situ*. Là, c'est bien mieux caché, n'est-ce pas? parce que ça se passe sous terre! Il y a cette idée que, bon, maintenant que ça se passe sous la terre, maintenant qu'on ne fait que fendre la terre et injecter de la vapeur sous pression extrême pour forcer le bitume à monter dans les tuyaux, ça ne pose aucun problème! Alors qu'en réalité, c'est beaucoup *plus* destructeur!

HUSTON: Et il faut encore plus d'eau, encore plus d'énergie pour le faire monter à la surface. Cinq barils d'eau pour chaque baril de bitume!

KLEIN: Du coup, ça crée des déversements qui ne sont même plus des déversements, mais de vraies *fentes* qui s'ouvrent dans la terre, et d'où le pétrole coule littéralement à flots. C'est ce qui s'est passé sur le site de la compagnie Canadian Natural. Nous étions là quand ils ont découvert ce déversement-là. C'était il y a 18 mois et, au moment de la découverte, ça giclait déjà depuis des mois, donc on a affaire aujourd'hui à un déversement qui dure depuis à peu près *deux ans* et dont personne ne sait comment l'arrêter. Ce n'est pas comme un tuyau qui se fendille; ils ont littéralement *brisé la terre*, elle s'est mise à gicler et ils n'arrivent pas à la réparer. Ainsi, cette idée de *away* fait partie intégrante du concept d'extraction *in situ*: «On va ensevelir la chose», alors qu'en réalité c'est probablement le type d'extraction le plus dangereux qu'on ait jamais inventé!

Mais pour revenir à l'autre sens du mot *away*, à tous ces gens qui vivent loin de chez eux, c'est personnellement l'aspect que j'ai trouvé le plus dur. À la surface de la culture, il y a certes, comme tu le relèves, cette laideur et ces fanfaronnades, mais, plus que tout, je l'ai trouvée

profondément triste. Il s'agit d'une culture de *mal du pays institutionnalisé* pour les travailleurs, et spécialement pour les Terre-Neuviens...

HUSTON: ... venus en masse chercher de l'emploi en Alberta en raison du moratoire imposé sur la pêche à la morue dans les années 1990...

KLEIN: L'effondrement de l'industrie poissonnière sur la côte Est est un exemple si puissant de la mentalité extractive! Notre politique était fondée sur l'idée qu'on pouvait pêcher et pêcher et pêcher, et qu'il y aurait toujours du poisson... Voilà qu'il y a maintenant toute une masse de réfugiés de ce processus extractif. Ils migrent vers les sables bitumineux et se trouvent embarqués dans un nouveau processus extractif – qui, lui, déstabilise non seulement la vie dans un lieu particulier, mais carrément la vie sur Terre! Cela met aussi en évidence le fait que les gens sont poussés à travailler dans les sables bitumineux par nécessité économique. Ils ont le mal du pays! Ce n'est pas qu'ils soient incapables d'amour, ou n'aient pas de culture, ou n'apprécient pas l'art, c'est qu'ils ont laissé toutes ces choses au loin. Ils habitent un lieu qui nie les sens et proclame: «Ici il ne sera question que de boulot et de fric. La vie est ailleurs», ou bien: «La vie, c'est ce qui se passe pendant les vacances ou après la retraite. Ici, on apprend à différer.» À cet égard aussi, Fort McMurray n'est qu'une version hypertrophiée de notre culture.

HUSTON: Elle dissocie. Nous faisons partie d'une culture qui dissocie esprit et corps, maintenant et plus tard, réel et virtuel.

KLEIN: On mise tout sur le grand bénéfice à terme. L'ici et le maintenant ne compte pas.

HUSTON: Plusieurs hommes avec qui nous avons discuté là-haut avaient prolongé leur séjour. On a rencontré par exemple un Marocain qui faisait

d'excellents mokas dans un endroit qui s'appelle le Havana's Café. Il pensait ne rester à Fort McMurray qu'un an ou deux, mais était là depuis huit ans...

J'ai aussi parlé avec une vieille connaissance à Edmonton, un sexagénaire assez isolé. Il était très hostile à l'égard des écologistes et, de plus, sincèrement persuadé qu'ils étaient manipulés par les pays arabes. J'ignore comment, concrètement, il se représente cette manipulation... Mais je me demande quels sont les échecs et les frustrations de sa propre histoire qui l'incitent à s'accrocher coûte que coûte à cette image d'une Alberta Grande Productrice de Pétrole.

KLEIN: Une des fictions centrales de l'identité albertaine, comme tu sais, est la fiction victimaire. «Le reste du pays profite de nous.» Il est important de ne pas contribuer à cette fiction-là, car elle est très puissante; elle se construit avec toute cette histoire, à force d'être répétée... Ce que j'ai surtout capté à Calgary, c'est la *peur*. La peur d'avoir vraiment raté une opportunité. Pour l'instant, la province est encore en plein boom économique, mais il se peut que cela diminue déjà; or ils ont raté le coche. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le budget provincial est en déficit! Ils ont mal géré l'explosion spectaculaire des investissements pétroliers. Les redevances et les impôts sont absurdemment bas, ils laissent les compagnies pétrolières faire ce qu'elles veulent, écrire et réécrire les lois sur la protection de l'environnement...

HUSTON: Et de toute façon, comme le pétrole est raffiné ailleurs, ce n'est pas à l'Alberta que reviennent les bénéfices des ventes.

KLEIN: Exactement! C'est de la pensée à très court terme. Le pétrole se vend en ce moment à 75 dollars le baril, ce qui est vraiment assez bas comparé à ce qu'il rapportait il y a encore quelques années. En fait, le boom des sables bitumineux n'a atteint sa vitesse de croisière que

lorsqu'il semblait que le nouveau prix allait se stabiliser autour de 100 dollars le baril, tant l'extraction coûte cher! Alors les gens sont vraiment paniqués à l'idée d'avoir manqué leur coup. Quand le prix du pétrole était élevé et que l'argent coulait à flots, ils auraient dû prendre un pourcentage des bénéfices beaucoup plus élevé et l'investir dans des énergies renouvelables (éolienne, solaire, géothermique), pour lesquelles l'Alberta a un potentiel faramineux. Ils sont comme le mec qui se réveille avec une gueule de bois carabinée et fait: «Oh, merde!» Donc rien d'étonnant à ce qu'ils s'en prennent aux écolos... Mais le vrai problème, me semble-t-il, c'est que cette province a besoin de dirigeants capables d'imaginer un chemin vers l'avenir; or ils n'en ont pas.

HUSTON: Mais *pourquoi* n'ont-ils pas ces dirigeants? L'une des raisons, d'après ce que j'ai pu lire et entendre, est la manière dont les multinationales squattent depuis des décennies le système éducatif canadien. Les universités forment les cerveaux dont l'économie capitaliste a besoin. Comment espérer voir surgir des dirigeants pleins de sagesse dans un pays où les écoles enseignent ce que le pouvoir politique leur enjoint d'enseigner?

Et tout cela se construit sur la valorisation d'une forme primitive de virilité. On est fier d'être musclé et macho, les Autochtones et les écolos sont des femmelettes. J'ai eu la même impression en Chine: on est fiers d'être bourrus et brutaux. On balancera nos putains de déchets là où bon nous semble! À Fort Mac, les ordures ne sont nulle part triées, une même poubelle avale tout. Nous payions notre chambre d'hôtel 180 dollars la nuit et le matin, il nous fallait prendre le café dans des tasses en polystyrène. Le polystyrène est partout!

KLEIN: C'est presque pire quand ils essayent d'être écolos. Certains des hôtels à Fort Mac ont du shampoing de la marque Eco... comme si ça allait faire une différence!

HUSTON: À Calgary, comme toutes les chambres d'hôtel de la ville étaient occupées en raison de la Foire internationale du pétrole, avec des centaines de participants venus du monde entier partager leur technologie dernier cri, on a dû louer une chambre sur le campus universitaire. Dans notre kitchenette, un réfrigérateur aussi énorme que vide était branché 24 heures sur 24, réglé à la puissance maximale. On aurait dit que personne n'avait même entendu *parler* d'un problème énergétique sur la planète Terre. Et dans les 30 ou 40 comptoirs de restauration regroupés au cœur du campus, il est à peu près impossible de trouver un plat qui ne soit saturé d'huile et frit à mort.

KLEIN: Sincèrement, je ne sais pas à quel point c'est différent du reste de l'Amérique du Nord. Par contre, il y a un menu que j'ai vu qu'à Fort McMurray et nulle part ailleurs: des rouleaux de printemps fourrés à la pizza! Alors oui, il semble bien y avoir cette sorte de bravade: «On fera ce qu'on veut. Le jour on creusera pour extraire du pétrole, et le soir on ira frire notre bouffe.» L'autre aliment à la mode dans le nord de l'Alberta, c'est la crème glacée molle, sorte de produit pétrolier surgelé. Dans l'une des stations-service où on nous nous sommes arrêtés, on en proposait 36 parfums différents! Là encore, c'est comme une version exacerbée de la culture nord-américaine. De même, je savais qu'il y avait une forte consommation de drogues à Fort Mac, mais j'ai été surprise d'apprendre qu'il y avait aussi une consommation énorme de stéroïdes dans un but récréatif, rien que pour se booster physiquement.

HUSTON: Je ne savais pas ça. On a vu un monsieur dont la veste avait des rabats aux manches, exprès pour révéler ses biceps tatoués – jolie touche de mode masculine, en quelque sorte! Je veux dire, le type a des tatouages fantastiques, et même s'il ne fait pas assez chaud pour sortir en t-shirt, il veut que tu saches qu'il a enduré cette douleur pour obtenir ses tatouages.

KLEIN: Cette définition-là de la virilité joue aussi un rôle dans la manière dont on dévalorise les énergies renouvelables. Ce sont des énergies «efféminées». Éolienne? Solaire? Non! Les vrais mecs brûlent du pétrole et du charbon! Ça, c'est une énergie de footballeur, qui défonce toutes les barrières. Ce qu'ils n'aiment pas dans l'éolien et le solaire, c'est que ça t'oblige à être dans un dialogue avec la nature... Tu dois te demander quand le soleil va briller, quand le vent va souffler. Tu ne peux pas juste défonce toutes les barrières, comme avec les hydrocarbures. C'est ça qu'ils détestent, ce besoin de s'accommoder à un rythme naturel quelconque, d'avoir à admettre que l'homme *fait partie* de la nature plutôt que d'être *au-dessus* ou *en charge* d'elle. Donc c'est réellement une bataille de paradigmes: allons-nous être *dans* ou *sur* la Nature? Ça me frappe toujours, cette façon de se moquer des renouvelables en les qualifiant de «féminines».

HUSTON: Oui, «c'est bon pour les tapettes», en quelque sorte. Samuel Avery l'explique bien dans, *The Pipeline and The Paradigm*[9], cette éloquente dénonciation du projet de pipeline Keystone XL. L'exemple classique d'un changement de paradigme, c'est la manière dont la vision géocentrique en astronomie a été évincée au cours du XVII<sup>e</sup> siècle par la vision héliocentrique. Avery dit qu'en réalité les gens n'ont pas changé d'avis à ce sujet. Peu à peu, ceux qui pensaient à l'ancienne manière sont décédés, et la nouvelle manière de penser a pris le dessus. Car, une fois qu'on disposait d'instruments permettant de mieux observer le ciel, il était évident que l'hypothèse de la Terre tournant autour du Soleil expliquait mieux nos observations que celle du Soleil tournant autour de la Terre. Selon Avery, un changement de paradigme tout aussi crucial est appelé à se produire de nos jours, qui nous verra troquer l'économie contre l'écologie comme base de notre compréhension. On doit cesser de percevoir l'écologie comme faisant partie de l'économie, et commencer à voir l'économie comme faisant partie de l'écologie. La *donnée de base*,

c'est tout de même le fait que nous habitons cette planète! L'économie est une superstructure par rapport à cela, et non l'inverse. Alors si on pouvait convaincre les gens que la «Terre mère» n'est pas une idée si bête et efféminée que cela, une nouvelle génération pourrait peut-être advenir. Nous sommes tellement condescendants envers les gens des Premières Nations et tous ceux qui décrivent les humains comme «les enfants de la nature». Comme s'il y avait quelque chose de ridicule ou d'humiliant dans l'idée d'être l'enfant de quelqu'un, d'avoir une dette envers quelqu'un!

KLEIN: Oui, pour finir, cela revient au besoin de dominer la mère. Mon amie Melina Laboucan-Massimo parle de plus en plus souvent du lien entre la violence contre les femmes et la violence contre la Terre. Au Canada, il y a une vraie épidémie de violence contre les femmes amérindiennes...

HUSTON: En effet, ces choses sont absolument liées. C'est la dissociation dont nous parlions tout à l'heure. Sur le plan du vocabulaire, des concepts, il est important de ne pas se laisser enfermer dans une alternative de type *ou/ou*, comme cela arrive si souvent dès qu'on commence à parler pétrole. Les écologistes disent: «On ne peut vraiment pas continuer à émettre tous ces gaz nocifs! Il faut laisser ce pétrole dans le sol!» et on leur rétorque aussitôt: «Voyons! Que feriez-vous sans le pétrole? Regardez, ceci vient du pétrole, cela vient du pétrole...» Les pro-extraction extrapolent instantanément de A à Z. Il ne faut jamais cesser de rappeler aux gens qu'il existe plein de lettres entre A et Z, et qu'ils ne sont pas obligés de choisir entre tout et rien. Néanmoins, on devrait commencer à diversifier tout de suite!

KLEIN: Le langage dont ils se servent est très intéressant, car le Z en question est une caricature de primitivisme: si on renonce aux

hydrocarbures, on retournera à l'Âge de pierre, on habitera tous dans des grottes. Cela reflète une vraie haine des Autochtones. Je veux dire, la pire chose qui pourrait vous arriver, ce serait d'avoir à vivre comme un Autochtone d'avant l'arrivée des Européens. Alors qu'en réalité, bien sûr, renoncer aux hydrocarbures ne veut pas dire renoncer à l'énergie! Mais c'est ça le discours: Âge de pierre... Homme des cavernes...

HUSTON: ... Casser du caillou! J'ai lu ça dans l'*Edmonton Journal* pendant que j'étais là. Desmond Tutu venait de faire un discours à Fort McMurray. Il avait employé le mot «crasse» et le journaliste l'avait très mal pris. «Comment tous ces gens devraient-ils s'y prendre pour nourrir leur famille, une fois effacée la “crasse” des sables pétroliers? Peut-être pourront-ils casser du caillou?» C'est bien sûr l'unique alternative, n'est-ce pas?

KLEIN: En définitive, ils emploient un discours très racialisé, basé sur l'idée que «nous» incarnons la civilisation. C'est pourquoi tes observations sont intéressantes: «Vous savez quoi? Ce n'est pas si civilisé que ça!»

HUSTON: Oui, c'est assez primitif.

KLEIN: Le recours à ce vocabulaire est toujours semé d'embûches, mais ça me fait penser à Arundhati Roy. Elle vient aux États-Unis et parle de cette panique à l'idée de devoir renoncer aux bénéfices du rêve américain, de la culture occidentale, etc. Et elle dit: «Est-ce vraiment si merveilleux que ça, de rester verrouillés dans votre maison avec votre lave-linge et ne jamais voir vos voisins? À quel point est-ce désirable?» Le présupposé étant que ce qui se trouve ainsi protégé est fantastique! Mais la vérité, c'est qu'au jour le jour, la vie à Fort Mac est une frustration à peu près ininterrompue. C'est des embouteillages sans fin. Tout le monde se plaint: pour avoir un café chez Tim Horton's il faut faire

la queue une heure, pendant que le moteur de ton camion tourne au ralenti. Le prix de tout, et en particulier le prix des maisons, est hallucinant – c’est très dur comme lieu de vie. L’état d’âme le plus fréquent à Fort Mac, c’est l’énervement contre la dureté de la vie à Fort Mac! Mais ça se retourne en «nous protégeons le rêve...» En réalité, c’est un cauchemar.

HUSTON: J’ai bien capté ce sentiment de frustration... et aussi une sorte de déception omniprésente. On peut entrer dans n’importe quel magasin, ce n’est jamais tout à fait ce que ça prétend être. «Il n’y a pas de là, là», comme dirait Gertrude Stein. Tu vois un magasin qui s’appelle Party Inc. et tu te dis: tiens, ça a l’air amusant. Tu vas voir la vitrine et tes espoirs s’effondrent aussitôt. Tout comme le Havana’s Café tenu par un Marocain, ou les rouleaux de printemps fourrés à la pizza. Le vrai cosmopolitisme est enrichissant, mais quand c’est artificiel et superficiel, ça a quelque chose d’effrayant. Le pub terre-neuvien se targuait d’avoir l’«ambiance» la plus chaleureuse de toute la ville... mais non. À Fort McMurray, la vie est non seulement chère mais glauque, accablante.

KLEIN: Ce qui veut dire que l’on vit pour ses jours de congé. Et on s’élance à toute vitesse sur l’autoroute dite «de la mort», rien que pour arriver ailleurs. En ce sens, c’est une culture militaire. Dès qu’on a un jour de congé, on a hâte de se barrer. C’est une des raisons pour lesquelles il y a tant d’accidents sur cette route. Les gens conduisent comme des fous pour se barrer de Fort McMurray.

HUSTON: Une autre raison, bien sûr, c’est l’abus de substances. On voit partout des panneaux qui disent: «Signalez la conduite sous influence!» – parce que les mecs ont besoin de substances pour rendre leur vie vivable.

KLEIN: J'ai été frappée aussi de voir à quel point la plupart des travailleurs sont *jeunes*. Des garçons au début de la vingtaine. Une de mes premières pensées, quand je suis arrivée là-haut, c'était: dans ma génération, ces gamins auraient gagné les sous pour leurs études en plantant des arbres. C'était cela, l'emploi «ressource» que prenaient les jeunes à l'époque, pour gagner beaucoup de sous en peu de temps: on allait planter des arbres. Et maintenant, c'est...

HUSTON: ... les arracher par la racine...

KLEIN: ... pour encore plus de sous! Tellement de sous, en réalité, que ça les amène souvent à renoncer à leurs études, n'est-ce pas? Ça commence avec «je vais me faire un peu de sous pour mes études postsecondaires», ensuite c'est «bon, je reste encore un an pour m'acheter une maison...»

HUSTON: Et il suffit que le jeune homme rentre deux ou trois fois chez lui, voilà qu'il est papa! Là, il va se mettre à économiser pour financer non plus ses propres études, mais celles de ses enfants, n'est-ce pas? J'ai lu une interview avec un conducteur de grue. Il fait des journées de 17 heures, travaille parfois jusqu'à 45 jours d'affilée sans congé, tremble de fatigue en descendant de son engin... mais il s'accroche à l'idée que «ça va payer l'éducation de mes enfants, donc il faut le faire»!

KLEIN: Oui, nous sommes dans une culture qui coince des gens dans des choix impossibles. Car ces emplois sont parmi les derniers emplois syndiqués et bien rémunérés de notre économie. Ce qui se passe dans les sables bitumineux est intimement lié à l'effondrement du secteur manufacturier. C'est tout simplement le manque de bonnes alternatives. Beaucoup de ces hommes sont des réfugiés économiques, même s'ils ne se définissent pas comme tels...

HUSTON: Alors la question sera toujours: que proposez-vous? Que recommandons-nous réellement, à part le développement des énergies renouvelables? Quelles sont les transformations économiquement viables qu'il faudrait mettre en œuvre pour pouvoir dire: «OK, on arrête d'extraire le pétrole du sol, on arrête de construire ces pipelines, on met fin à ce film d'épouvante»?

KLEIN: Et cela ne veut pas simplement dire: «Quels seront les emplois de remplacement dans le domaine énergétique?», mais aussi: «Quels investissements faudrait-il faire dans la sphère publique pour que, collectivement, nous ayons besoin de moins d'énergie?» Il faudrait investir des sommes énormes dans les transports publics, les chemins de fer, l'électricité issue de sources renouvelables, ce qui implique de réorganiser nos villes pour que nous ayons moins besoin de nos voitures, pour que nous puissions gagner la plupart de nos destinations à pied ou en vélo ou en transports publics. Dans mon livre<sup>[10]</sup>, je démontre que le conflit central est celui qui oppose la logique du fondamentalisme néolibéral et le changement climatique. Car cela pourrait être le plus grand programme créateur d'emplois de tous les temps, mais ce ne sera pas engendré par le secteur privé. Ce ne sont pas les compagnies privées qui vont débarquer et dire: «Tiens, je vais construire un système de transports publics gratuits!» Ce ne serait pas très profitable. Les bénéfices de l'énergie renouvelable existent, mais ils sont beaucoup plus modestes que ceux des hydrocarbures, car ils sont par définition décentralisés. Plutôt qu'à un petit nombre de grands joueurs, capables de dépenser 10 milliards de dollars pour construire une opération minière *in situ* dans le nord de l'Alberta, cela se prête à un grand nombre de petits joueurs. Donc cela implique de la planification économique, de l'investissement public, autrement dit la transgression de toutes les règles du néolibéralisme, cette pensée unique qui régit actuellement nos sociétés.

HUSTON: J'ai lu ton article récent dans *The Nation* où tu dis que, tragiquement, le besoin urgent d'une manière de penser plus collective arrive précisément au moment où, partout sur la planète, fleurissent les valeurs hyperindividualistes du néolibéralisme. Il faudrait une vraie révolution des mentalités. Avons-nous réellement besoin de tous ces vêtements, de tous ces produits de beauté? Nous faut-il réellement dépenser tant d'argent pour nos chaussures, nos sacs à main, nos appareils ménagers? C'est infini! Surtout quand on se dit que nous exportons désormais ce modèle en Chine, et qu'il y aura donc un *autre* milliard et demi de personnes pour qui «réussir sa vie» égale conduire une grosse cylindrée et manger beaucoup de viande!

KLEIN: Au cours d'un reportage à Shenzhen, en Chine, il y a quelques années, j'ai à nouveau été frappée par ce côté *rêve américain sous stéroïdes*. «Ah bon, vous dites que Walmart est un supermarché? Eh bien, voici un vrai supermarché, huit fois plus grand! On va être plus américains que les Américains!»

HUSTON: Shanghai, c'est Times Square multiplié par mille.

KLEIN: Mais les pays scandinaves ont su réaliser une bonne partie de ce dont nous parlons: ils redessinent leurs villes et font la transition vers les énergies renouvelables. Au Danemark, 40 % de l'électricité vient de sources renouvelables depuis les années 1980! C'est aussi pourquoi c'est si difficile à imaginer en Alberta, qui est une culture de cow-boys. On est contre l'intervention de l'État. L'État c'est le mal! On veut que l'État nous foute la paix!

HUSTON: C'est une grande partie du problème. Mais aussi: le Canada, les États-Unis, l'Alberta sont si immenses que leurs ressources semblent illimitées, et on a du mal à croire qu'elles pourraient venir à manquer un jour.

KLEIN: Oui, c'est énorme. En Europe, comme tu sais, on éprouve partout le sens de la finitude.

HUSTON: Donc ce n'est pas un hasard si ce sont des petits pays, comme les pays scandinaves, qui réussissent à mettre en œuvre les énergies renouvelables. Ils sont entourés d'autres pays, ils ont été impliqués dans des guerres...

KLEIN: Le Canada s'implique dans pas mal de guerres en ce moment, en tout cas! Mais la mentalité coloniale, celle de la frontière indéfiniment repoussée, l'idée qu'il y en aura toujours plus, cette image de la terre comme infinie est en effet profondément ancrée dans notre conception du Grand Nord. Même en Alberta, on se représente le Nord comme une sorte de supermagasin surnaturel où l'on peut se servir indéfiniment... C'est à ce fantasme-là que l'on se heurte.

---

[\*] Ce dialogue entre Nancy Huston et Naomi Klein a eu lieu en décembre 2014 et a été retranscrit et traduit par Nancy Huston.

[8]. Andrew Nikiforuk, *Les sables bitumineux: la honte du Canada. Comment le pétrole sale détruit la planète*, Montréal, Les Éditions Écosociété, 2010.

[9]. Samuel Avery, *The Pipeline and the Paradigm: Keystone XL, Tar Sands, and the Battle to Defuse the Carbon Bomb*, Washington, DC, Ruka Press, 2013.

[10]. Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Montréal / Arles, Lux / Actes Sud, 2015.

*Rudy Wiebe*

## L'ANGE DES SABLES BITUMINEUX<sup>[\*]</sup>

LE PRINTEMPS ÉTAIT LÀ ENFIN, très certainement. Le trajet matinal entre Fort McMurray et l'usine était tellement éblouissant de vert clair contre l'épicéa lourd, la brillance de l'air tellement surnaturelle, que la fumée émanant des cheminées aux rayures rouge et blanc était avalée comme si elle n'existait pas. Voilà qui est parfait, se dit le directeur, éliminer toutes les saletés visibles, faire taire les écolos, et il entra dans son bureau bien rangé (avec vue sur la rivière et les îles) en fredonnant «Bleu d'Alberta, bleu d'Alberta, le goût ne cesse...», mais, avant qu'il n'ait pu ôter sa veste de golf beige, il fut interrompu. Non par le radio-téléphone, mais par Tak, l'opérateur de jour du Seau Numéro Deux en personne, qui avait dépassé sa secrétaire sans s'arrêter.

— Bordel! Mais qu'est-ce qui se passe? fit le directeur, qui avait l'énervement rapide.

— J'allais pas annoncer ça par radio. D'ordinaire impassible, le visage nippon-canadien de Tak était crispé. Si les journalistes ont vent de ça, ils...

— Merde, me dis pas que t'es *encore* tombé sur un squelette de bison?

— Non, c'est peut-être un dinosaure cette fois, un de ces...

Mais le directeur était déjà sorti de la pièce en pestant et il hurlait déjà le nom de Bertha, qui se tenait en permanence en stand-by avec sa pelle. Une seule heure d'arrêt d'une seule des trois roues à seaux, chacune haute de neuf étages, faisait déjà chuter la productivité de la mine, mais une nouvelle fuite archéologique pouvait stopper complètement la production pendant un mois, le temps que les professeurs à binocles y

foutent leur nez... La jeep s'élança sur le chemin qui longeait la bande convoyeuse, déjà vide à un tiers et, trois minutes plus tard, Bertha et sa pelle à long manche s'affairaient sur la façade de la falaise haute de 15 mètres sculptée par le Numéro Deux. En peu de temps, une forme apparut.

— Qu'est-ce... fit le directeur en écarquillant les yeux, mais ses mots rituels lui firent défaut... que c'est que ça?

— Quand le seau a frappé le coin, dit Tak, je me suis dit attends, c'est les os d'un...

— C'est pas seulement de l'os, c'est... de la peau et...

Le directeur n'arrivait pas à dire le mot.

— Des ailes. Bertha le dit pour lui, tout en maniant soigneusement sa pelle. C'est des ailes, ça. Comme celles qu'on trouverait sur un ange.

Car c'était clairement ce dont il s'agissait, lové tout serré dans la falaise noire suintante: un ange. Tak n'en avait vu qu'un coin d'os dénudé, mais maintenant que Bertha l'avait en partie dégagé, ils distinguaient une tête bien humaine sous une paire d'ailes repliées et des jambes et des pieds bien humains sous une autre paire, très décharnée celle-là, une couche de plumes et peut-être de peau, tellement fine et encombrée de sable noirci que dans un premier temps on voyait seulement les os blancs au-dessous. La troisième paire d'ailes avait été aplatie par le sable à un angle incommode et sûrement douloureux...

— Les deux paires du milieu, dit Bertha en essuyant soigneusement le sable gluant avec des gestes réguliers de la main, c'est avec ça qu'il vole.

— Ne se... servirait-il pas... pour voler... de ses six... ses six...

Le directeur s'interrompit, bouleversé par le corps non scientifique qui s'étalait là de façon si flagrante.

— Tu peux aller vérifier, lui dit Bertha avec un regard en biais, surprise de son ignorance. Isaïe, chapitre six.

Puis elle aussi s'étrangla, car l'ange avait bougé. Aucun d'entre eux ne le touchait, c'était sûr, mais il avait bougé de façon irréfutable. Sous leurs

regards sidérés, les ailes du bas et celles du haut se déplièrent, une tête apparut, se tourna, et ils virent les traits féroces et chenus d'un vieillard. Toute croûtée de bitume, sa bouche s'ouvrit et il en sortit un long trait sonore, semblable à un raclement de gorge. Ils reculèrent en titubant et tombèrent; le directeur se retrouva à genoux en train de contempler la forme qui, si elle n'était pas vraiment très grande, semblait immensément large et impressionnante. Les trois paires d'ailes se balançaient maintenant, comme pour s'assouplir en vue d'une version séraphique des «Cinq exercices de base». La voix sortait toujours, en un grondement de tonnerre ininterrompu.

— Eh ben! murmura Tak, je sais pas ce que c'est, mais en tout cas ça parle pas le japonais.

Soudain le directeur se revit en garçon de chœur, là-bas, avec l'ange suspendu au-dessus de lui; des bribes de mots lui montèrent aux lèvres: «*Pax vobis... cem... cum*, hasarda-t-il, mais les liens s'étaient égarés dans les années. *Magnifi... cat... ave... Mar...*»

L'ange le foudroya de ses yeux obsidienne et rugit quelque chose, épouvantablement. Bertha rit tout haut.

— Laisse tomber tes trucs papistes, dit-elle. Il parle le hutitérite. L'allemand hutitérite.

— Com...

Le directeur avait perdu tous ses mots; il en était réduit aux syllabes.

— J'ai quitté la colonie...

Mais ensuite elle fut trop absorbée par l'écoute. L'ange parlait encore, non-stop, comme si les mots avaient été coincés en lui depuis des millénaires; ses mains (dont il n'avait que deux, placées à l'endroit habituel au bout de ses deux bras) effleurèrent à deux reprises l'épaule endommagée par le seau et elle parut guérie, entière comme l'autre, et, tout en secouant de ses ailes la terre et le sable poisseux, il fléchissait encore et encore celles du milieu, qui avaient visiblement beaucoup souffert de leur position coincée.

— Ber... Ber..., fit le directeur. Enfin ses yeux supplèrent Tak d'être sa voix.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda Tak. Bertha, allez, Bertha?

Elle écoutait avec une intensité écrasante; il n'y avait plus que cette écoute au monde. Tak lui toucha l'épaule, la secoua, mais elle ne le remarqua pas. Soudain l'ange se tut et la scruta.

— Je... je ne peux pas, lui avoua enfin Bertha. Je comprends chaque mot que vous... chaque mot, mais je ne peux pas dire, j'ai oublié...

Dans son silence l'ange la regarda, et peu à peu son expression changea. Il lui manifestait peut-être de la pitié, même si, avec les anges, ce n'est pas facile à dire. Ensuite, après avoir replié ses ailes inférieures sur ses pieds et ses ailes supérieures sur son visage, il monta, d'un mouvement ineffable de ses ailes géantes du milieu, tout droit vers le ciel bleu. Tous trois se penchèrent en arrière pour le suivre des yeux; en peu de temps il se fondit à la lumière.

— Oh mon dieu, murmura Bertha au bout d'un moment. Notre doyen a toujours dit qu'on parlait le hutitérite au Ciel.

Ils se contemplèrent, et ce qu'ils virent dans les yeux les uns des autres ce fut l'épouvante, l'abrupte et déchirante sensation du doute. Avaient-ils vu... D'un même mouvement, ils se tournèrent pour regarder la falaise de sable où suintait encore le bitume, où s'appuyait encore la pelle. Près du trou où Bertha avait creusé: la forme de l'ange, indélébile. Bertha fut la première à se lever.

— Je démissionne, dit-elle. Là, tout de suite.

— Bien sûr. Je comprends. Le directeur s'était remis debout. Tak, fais passer ton seau par là, s'agit de reprendre au plus vite.

— D'accord, fit Tak d'une voix lourde. C'est toi le patron.

— Peu importe la vitesse à laquelle on le fait, dit Bertha au directeur, tout en regardant Tak avancer dans l'ombre de la roue géante. Il était là, on l'a vu.

Et lorsqu'elle dit cela, le directeur eut une vision. Il vit, comme en un

livre ouvert, la rivière Athabasca descendre dans ses vastes courbes depuis les sommets glacés des Rocheuses et s'élancer à travers les étendues sauvages de l'Alberta, bientôt rejointe par les rivières Berland et McLeod, Pembina et Pelican, Christina et Clearwater et Firebag, et toute la surface de la terre était arrachée, les strates datant du Tertiaire et du Crétacé inférieur avaient été ôtées et les milliers de kilomètres carrés de sables noirs bitumineux exposés, mis à nu, dans une pente qui descendait jusqu'au noyau en fusion de la Terre, *O miserere, miserere*, les mots chantaient dans sa tête, et, même s'il n'aurait pu les expliquer, encore moins se rappeler le Psaume 51, il sentait ce qu'ils voulaient dire, et peu après il put rouvrir les yeux et relever la tête. L'usine géante, dont il connaissait chaque boulon et chaque tuyau, s'étalait toujours entre lui et la rivière; l'air brillant avalait toujours la fumée des cheminées rayées rouge et blanc comme si elle n'existait pas, et il savait que le pétrole coulait là, se glissant par des milliers d'orifices secrets, ruisselant à travers tous les tuyaux et tous les joints à la numérotation précise, doux et clair comme du miel brun-or.

Tak était arrivé à l'échelle d'acier, prêt à commencer la longue montée jusqu'à la machine. Bertha lui toucha l'épaule, et tous deux levèrent les yeux.

— La prochaine fois, c'est toi qui le reconnaîtras dit-elle, le visage en joie. Et alors il parlera le japonais.

---

[\*] Nouvelle écrite en 1982 et traduite de l'anglais par Nancy Huston.

# TABLE

Mot de l'éditeur

Du pétrole en territoire lubicon

**Melina LABOUCAN-MASSIMO**

Les corbeaux (Trois hivers à Fort McMurray)

**David DUFRESNE**

Alberta : l'horreur «merveilleuse»

**Nancy HUSTON**

La politique de la terre brûlée – Dialogue

**Nancy HUSTON et Naomi KLEIN**

L'ange des sables bitumineux

**Rudy WIEBE**

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION «LETTRES LIBRES»

- Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement, sanctions*  
Alain Deneault, «Gouvernance». *Le management totalitaire*  
Francis Dupuis-Déri, *L'armée canadienne n'est pas l'Armée du salut*  
Francis Dupuis-Déri, *L'éthique du vampire*  
Bernard Émond, *Il y a trop d'images*  
Jacques Keable, *Les folles vies de La Joute de Riopelle*  
Duncan Kennedy, *L'enseignement du droit et la reproduction des hiérarchies*  
Robert Lévesque, *Près du centre, loin du bruit*  
John R. MacArthur, *L'illusion Obama*  
Eric Martin et Maxime Ouellet, *Université inc.*  
Pierre Mertens, *À propos de l'engagement littéraire*  
Hugo Meunier, *Walmart. Journal d'un associé*  
François Morin, *La grande saignée. Contre le cataclysme financier à venir*  
François Morin, *L'hydre mondiale. L'oligopole des banques*  
Jean-François Nadeau, *Un peu de sang avant la guerre*  
Lise Payette, *Le mal du pays. Chroniques 2007-2012*  
Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, *Une amitié improbable. Correspondance 1963-1972*  
Jacques Rancière, *Moments politiques. Interventions 1977-2009*  
Simon Tremblay-Pepin, *Illusions. Petit manuel pour une critique des médias*  
Alain Vadeboncoeur, *Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé*  
Pierre Vadeboncoeur, *L'injustice en armes*  
Pierre Vadeboncoeur, *La dictature internationale*  
Pierre Vadeboncoeur, *La justice en tant que projectile*  
Pierre Vadeboncoeur, *Les grands imbéciles*

CE LIVRE NUMÉRIQUE A ÉTÉ CRÉÉ PAR STÉPHANE CORMIER  
POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN  
CHIEN D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Le texte a été mis en page  
par Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée  
par Nicolas ROULEAU

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc  
H2J 4E1  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Diffusion et distribution  
Au Canada: DeMarque  
En Europe: Harmonia Mundi

LETTRES LIBRES

